

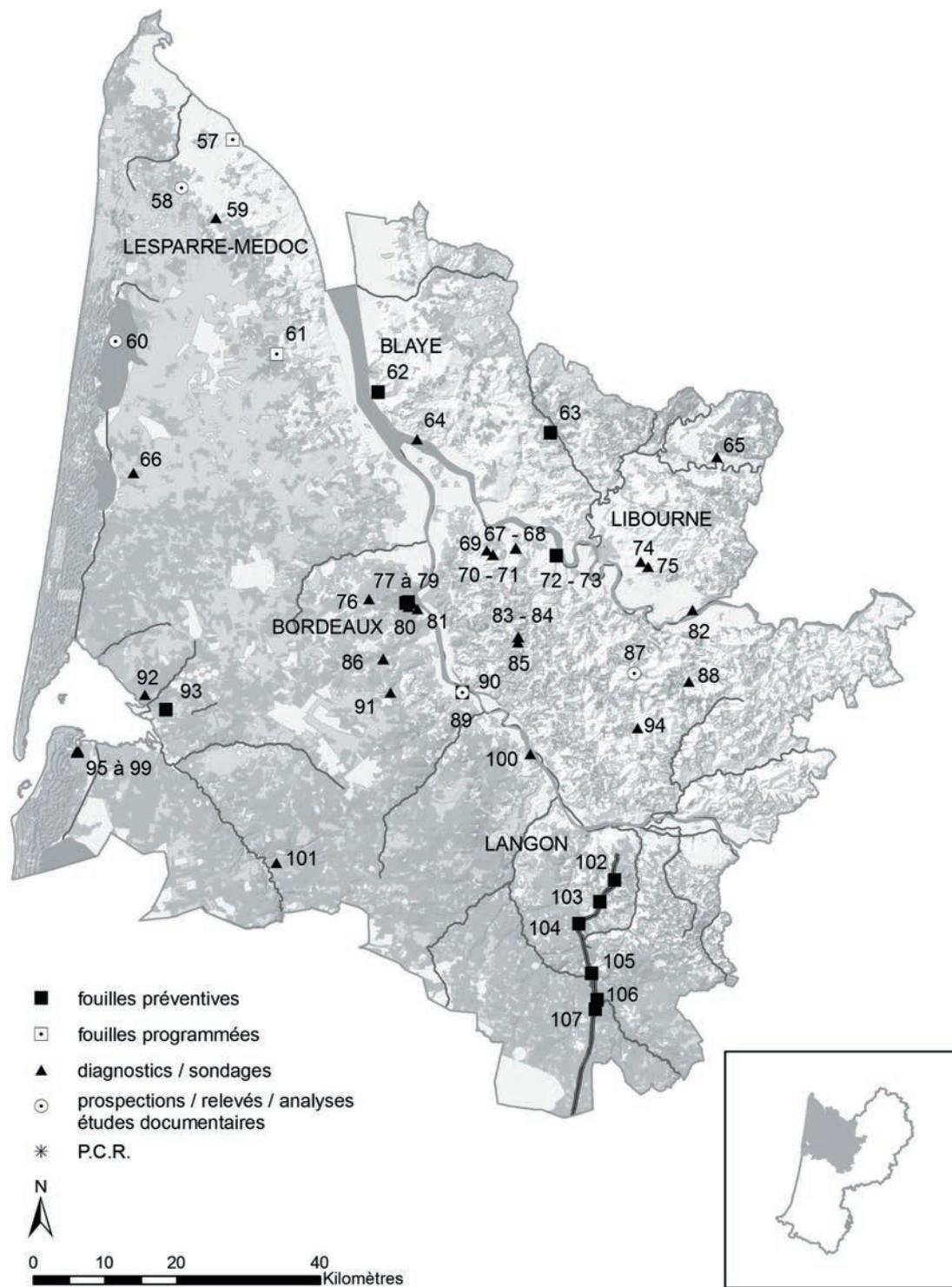


AQUITAINE GIRONDE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 0 9



N°Nat.						N°	P.
25526	AUDENGE	Maignan	WOZNY Luc	INRAP	FP	93	74
25380	BAZAS	A65 - Saint Hippolyte	SAUVAITRE Natacha	EP	FP	103	176
25591	BELIN-BELIET	Le Passage	Jacques Philippe	BEN	SD	101	74
25534	BLASIMON	Le Vieux Château	SCUILLER Christian	INRAP	OPD	88	76
25606	BORDEAUX	Bourse du travail	CAMBRA Patrice	MCC	SD	80	76
25491	BORDEAUX	9 cours du Maréchal Juin	HÉNIQUE Jérôme	EP	FP	79	77
25499	BORDEAUX	Place Pey-Berland	SAUVAITRE Natacha	EP	FP	77	78
25609	BORDEAUX	Rue Peyronnet - Collège d'Aliénor d'Aquitaine	DE BELVATA BALASY Christelle	INRAP	OPD	81	81
25540	BORDEAUX	Sainte-Colombe	REGALDO Pierre	MCC	OPD	78	82
25552	BOURG-SUR-GIRONDE	Les Cabanes	MOREAU Nathalie	INRAP	OPD	64	84
25420	COIMERES	A65 - Pehau	MONIN Gilles	EP	FP	102	174
25530	COIRAC	Moureau	GINESTE Marie-Christine	INRAP	OPD	94	84
25406	CUDOS	A65 - Le Dron, Pitecq	SAUVAITRE Natacha	EP	FP	105	180
25439	ESCAUDES	A65 - Boscage	PRODEO Frédéric	INRAP	FP	106	181
25422	ESCAUDES	A65 - Pendelle	BATS Jean-Christophe	INRAP	FP	107	183
25554	LE FIEU	La Vigne du Juge	SANDOZ Gérard	INRAP	OPD	65	85
25518	GAILLAN-EN-MEDOC	47 route de Lesparre	CHARPENTIER Xavier	MCC	OPD	59	85
25477	GRADIGNAN	Cours du Général de Gaulle, rue de Canteloup	GINESTE Marie-Christine	INRAP	OPD	86	85
25719	HOURTIN	Étang d'Hourtin	RAGOT Patrick	BEN	PRT	60	86
25496	ISLE-SAINT-GEORGES	Dorges	COLIN Anne	SUP	SU	89	86
25689	ISLE-SAINT-GEORGES	Dorges	MAUDUIT Thierry	BEN	PRD	90	86
25112	JAU-DIGNAC-ET-LOIRAC	La Chapelle	CARTRON Isabelle	SUP	FPr	57	87
25533	LACANAU	Déviation nord	CAVALIN Florence	INRAP	OPD	66	89
25476	LANTON	Marsalat	WOZNY Luc	INRAP	OPD	92	89
25612	LEOGNAN	Moulin de Brisson	SANDOZ Gérard	INRAP	OPD	91	90
25419	LIGNAN-DE-BAZAS	A65 - L'Ambrot	LEVEQUE Stéphane	INRAP	FP	104	178
25519	MARCENAI	Eglise	LOEUIL Pascal	EP	FP	63	90
25460	MERIGNAC	ZAC Centre Ville	SCUILLER Christian	INRAP	OPD	76	90
25506	PASSAC	Clos du Chardonnet, villa Gallo romaine	ROUDIER Mathieu	EP	FP	62	91
25599	PODENSAC	Place Garibaldi	DE BELVATA BALASY Christelle	INRAP	OPD	100	91
25565	SADIRAC	Chemin de Siron	MOREAU Nathalie	INRAP	OPD	83	92
25479	SADIRAC	Chemin de Siron	ETRICH Christine	INRAP	OPD	84	92
25561	SADIRAC	Pradas	MOREAU Nathalie	INRAP	OPD	85	92
25583	SAINT-EMILION	Catacombes	BOUTOULLE Frédéric	SUP	SD	75	93
25400	SAINT-EMILION	Château Franc-Mayne	CAMBRA Patrice	MCC	OPD	74	94
25338	SAINT-LAURENT-MEDOC	Ecole maternelle	COURTAUD Patrice	SUP	FPr	61	95
25456	SAINT-LOUBES	Chemin de Poumey	CHARPENTIER Xavier	MCC	OPD	69	96
25574	SAINT-LOUBES	Chemin du Roy - Lot	SANDOZ Gérard	INRAP	OPD	70	97
25575	SAINT-LOUBES	Chemin du Roy - Lot	SANDOZ Gérard	INRAP	OPD	71	97
25590	SAINT-MAGNE-DE-CASTILLON	La Grave	DEFAYE Sophie	INRAP	OPD	82	97
25571	SAINT-SULPICE-ET-CAMEYRAC	Rue de Peyjouan	SANDOZ Gérard	INRAP	OPD	67	97
25572	SAINT-SULPICE-ET-CAMEYRAC	Rue de Peyjouan	SANDOZ Gérard	INRAP	OPD	68	97
25454	LA TESTE-DE-BUCH	Rue Chanzy	JACQUES Philippe	BEN	OPD	95	98
25553	LA TESTE-DE-BUCH	Ecole Gambetta	JACQUES Philippe	BEN	OPD	99	99
25558	LA TESTE-DE-BUCH	Impasse Galliéni	JACQUES Philippe	BEN	OPD	98	101
25497	LA TESTE-DE-BUCH	Rue du 14 juillet	JACQUES Philippe	BEN	OPD	97	102
25608	LA TESTE-DE-BUCH	Avenue de Verdun	JACQUES Philippe	BEN	OPD	96	103
25603	VAYRES	Avenue du Thil	PRODEO Frédéric	INRAP	FP	72	103
25549	VAYRES	Avenue du Thil	PRODEO Frédéric	INRAP	OPD	73	103

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 0 9

**AUDENGE
Maignan**

Notice non parvenue

Wozny Luc (Inrap)

Époque contemporaine

**BELIN-BELIET
Le Passage**

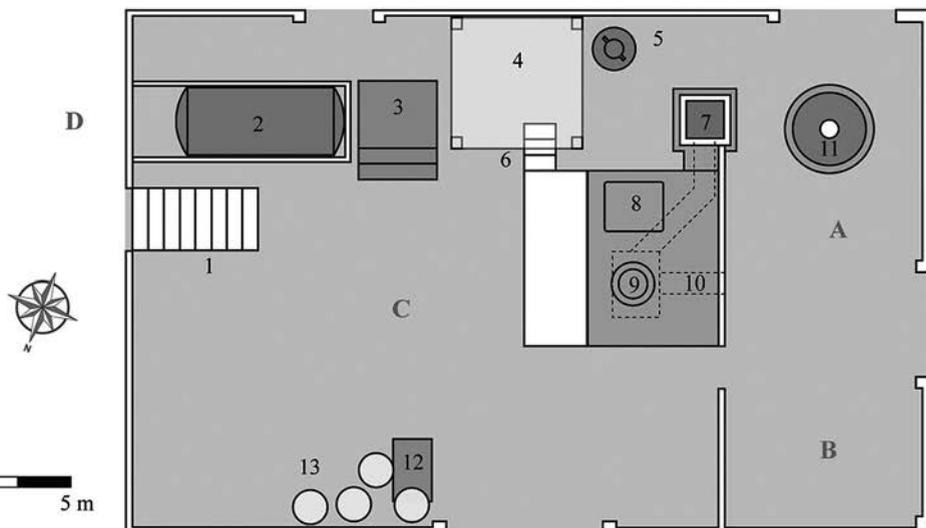
Cette opération de relevé et de sondage a été réalisée sur l'ancienne distillerie de résine Cazauvieilh. Elle entre dans le cadre d'une étude générale sur l'exploitation du massif forestier sud girondin, de la préhistoire à nos jours.

L'usine est située sur un terrain surplombant une zone marécageuse à proximité de la rivière l'Eyre. Edifiée dans les années 1880, elle comportait au départ deux bâtiments.

L'un abritait la première usine de distillation qui a été détruite par un incendie en 1930. L'autre, situé en vis à vis, était utilisé pour le stockage du

produit fini (l'essence de térébenthine). Aujourd'hui les élévations des murs ont disparu, toutefois les substructions sont encore nettement visibles. Il s'agit d'une construction rectangulaire reposant sur des murs de pierres avec élévation en briquettes. Parmi les substructions de gros tessons ont été retrouvés, se sont des fragments de grandes jarres (environ 1 m de haut) qui, enterrées dans le sol, servaient à stocker l'essence de térébenthine. Ce système archaïque a été ensuite remplacé par une grande citerne en acier de forme cylindrique et qui repose sur quatre piliers en briquettes.

1	Escalier
2	Grande cuve de stockage de la résine
3	Fosse avec escalier
4	Cuve à résine en briques sur pilotis
5	Petite cuve de stockage
6	Escalier
7	Cheminée
8	Bassin en tôle de bronze
9	Cuve de chauffe de la résine
10	Four en briques
11	Chaudière de 1928
12	Petite fosse
13	Plateaux à colophane



Ancienne usine de térébenthine Cazauvieilh - Plan des installations de 1931.



Après l'incendie de 1930 un nouveau bâtiment est édifié et utilisé à partir de 1931. Celui-ci est toujours présent, il mesure 15 m x 10 m. A l'intérieur les installations sont dans leur état d'origine, seul le serpentín de l'alambic a disparu. L'atelier est organisé de la manière suivante :

— la zone A est occupée par les activités du feu qui sont l'alimentation en bois de la chaudière n°11 et le four n° 10.

— la zone B semble destinée au magasinage comme en témoignent les étagères encore présentes sur lesquelles se trouvent des vannes d'eau de recharge ainsi que les pochoirs destinés au marquage des barriques.

— la zone C est séparée des précédentes par un mur en briques, il s'agit du laboratoire destiné au traitement de la résine.

— la zone D est située à l'extérieur du bâtiment, elle correspond au quai de déchargement des barriques de résine.

La partie centrale du bâtiment est occupée par la maçonnerie du four (n° 10) qui est liée à une imposante cheminée de section carrée (n° 7). Enchâssé dans cette structure on trouve le bac d'alimentation (n° 8) et la cuve de chauffe (n° 9) appelée également cucurbite.

Le processus de traitement s'établit de la manière suivante : la résine brute est déchargée au niveau de la zone D, elle est stockée dans la cuve n° 2, elle est

ensuite placée dans le bac d'alimentation n° 8 qui communique par un tuyau avec la cuve de chauffe n°9 (cucurbite d'environ 3000 litres de capacité). La résine liquéfiée par la chaleur du four s'écoule naturellement « *per descendum* » dans cette dernière. Cette cucurbite est fermée par la cornue qui fait la liaison avec le serpentín de l'alambic (aujourd'hui disparu). Après chauffe pendant une heure, l'hydrodistillation (eau chaude + résine) s'opère et on obtient environ 20 % d'essence térébenthine à la sortie de l'alambic et 70 % de colophane qui reste au fond de la cucurbite. Cette dernière est extraite par un tuyau situé au bas de la cuve et elle est évacuée par une goulotte métallique vers un wagonnet. Cette colophane est ensuite disposée dans les différents plateaux stockés à l'entrée du bâtiment (n° 13) puis exposée au soleil pour un long séchage.

Ces distilleries étaient, aux XIXe/XXe siècles, présentes à plusieurs exemplaires dans chaque commune. Depuis l'abandon de la récolte de la résine à la fin des années 1970 elles ont disparus du paysage industriel régional.

Celle de Belin-Beliet est la dernière encore en état pour le sud Gironde. Sa sauvegarde scientifique, qui rentre parfaitement dans le cadre de l'archéologie industrielle, est un exemple qui devrait être renouvelé sur les autres sites industriels de la région.

Jacques Philippe



Belin-Beliet, Le Passage. Col des jarres de stockage.





BLASIMON Le Vieux Château

Malgré les fortes présomptions pesant sur la parcelle 4 dite du « Vieux Château » à Blasimon, soit à l'emplacement présumé du *castrum* initial du bourg, le seul indice archéologique exhumé ne semble pas suffisant pour témoigner d'une occupation prégnante de la zone (410 m²).

Le premier sondage a livré seulement le négatif d'une tranchée d'axe nord – sud (peut être liée à la récupération d'un mur) et dont le remplissage reste non daté par manque d'élément caractéristique. Le second sondage, situé au plus près du bâtiment existant, n'a révélé qu'un apport de remblais récents placés directement sur le substrat calcaire.

Toutefois, nous avons remarqué qu'à l'intérieur du bâtiment sont conservés des éléments architecturaux en place sur le mur contigu à la parcelle voisine mais non accessible.

Ces éléments (passage en arc brisé et fenêtre haute) peuvent s'avérer intéressants pour comprendre le développement organique des différentes constructions qui sont encore en élévation et en confront sur l'ensemble des parcelles constituant le « Vieux Château ».

Scuiller Christian

Moderne

BORDEAUX Bourse du travail

■ Une découverte fortuite

En pratiquant une excavation à l'aplomb d'une cage d'ascenseur en construction, des terrassiers ont découvert deux sépultures sous le niveau de fondation en béton de la bourse du travail de Bordeaux. Après un prélèvement en masse effectué par la police, on a pu observer une sépulture encore partiellement en place dans la coupe et faire quelques observations.

Le décaissement n'a pas révélé une occupation funéraire importante, d'autant plus que l'emprise était limitée. Du contenant, il restait des traces ligneuses et des clous ; les inhumations en cercueil pour la chronologie régionale sont postérieures au XVI^e siècle. Cependant un abondant matériel céramique (sigillée, commune, amphore), associé à de nombreux vestiges de diaphyses osseuses d'animaux domestiques, renvoie à la fin du I^{er} siècle et début du II^e. Il est manifeste que les sépultures n'ont rien à voir avec le sédiment encaissant.

■ Un cimetière protestant

L'enceinte de la ville de Bordeaux, élevée dans ce secteur entre 1303 et 1324, coupe ce site de l'église Sainte-Eulalie, ce qui interdit tout lien avec son cimetière. Le plan de Bordeaux dressé par Albert Jouvin de Rochefort vers 1670 (A.M.Bx XL-A435) attribue à un enclos à peu près rectangulaire situé dans ces environs la mention *Cimetière des Heuguenots*. Les plans postérieurs ne la reprennent pas mais quelques documents d'archive témoignent effectivement de l'aménagement d'un cimetière sur

un terrain privé qui correspondrait aux actuelles rue Tannesse et Villedieu.

Malgré la légalisation du protestantisme par l'édit de Nantes, son ouverture avait été obtenue à grand peine, vraisemblablement vers 1605 en même temps que celle du temple de Bègles. Des fortifications de la Fronde remontant aux années 1640 le voisinaient. On connaît son existence surtout par les incidents qui ont émaillé sa fréquentation lors de l'application de l'édit à la rigueur après 1660. Lors de la révocation (1685), ce cimetière a été fermé et démantelé. Certaines des pierres tombales, apparemment celles de familles influentes, servirent à la confection des dalles de la chapelle de l'hôpital de la Manufacture ; elles ont été retrouvées lors de sa démolition en 1935 et dix-sept ont été recueillies dans des grottes à Saint-Macaire.

On pourrait envisager que les deux sépultures observées étaient proches de la limite nord de ce cimetière. La courte durée de son existence justifie la faible densité des tombes.

Cambra Patrice et Régaldo Pierre

- COUDROY de LILLE, Pierre. "Les tombes protestantes de Saint-Macaire", *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. 65, années 1963-1969, p. 233-240.
- COULON de LABROUSSE, Bruno. *Le statut juridique du protestantisme à Bordeaux : 1598-1787*. Thèse sous la dir. de Pierre Jaubert, 1974.
- PACTEAU de LUZE, Séverine. *Les protestants et Bordeaux*. Bordeaux, Mollat, 1999.
- RICAUD, Théodore. Communication du 10 juin 1938. *Bulletin et mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. 55, année 1940, p. 24.





BORDEAUX

9 cours du Maréchal Juin

Entrepris à la fin du mois de mars 2009, cette fouille occupe, 1 km à l'ouest de la Garonne, un espace de près de 1000 m² en bordure de la ville du Haut Empire, à environ 300 m du rempart du Bas-Empire et à une centaine de mètres du site de la Cité Judiciaire, dans l'ancien vallon du Peugue formé d'alluvions argileuses holocènes.

La fouille a mis en évidence une séquence stratigraphique pluriséculaire entre la fin du 1^{er} siècle de notre ère et l'époque moderne. Néanmoins, conformément au cahier des charges, seules les séquences antiques ont fait l'objet d'une fouille exhaustive; les horizons médiévaux et modernes, jusqu'au sommet des niveaux gallo-romains, ont seulement fait l'objet de prélèvements pour analyses paléoenvironnementales,

Au sud de l'emprise de fouille, un large paléochenal orienté nord-ouest/sud-est, qu'il est séduisant d'identifier comme le Peugue ou comme l'un de ces bras, constitue un élément structurant au moins pour le premier siècle de notre ère. Seules la berge nord et une partie importante du comblement ont pu être observées, la paroi moulée du côté sud et l'emprise des buttons sud-est masquant la berge sud.

En fond de vallée, les premiers éléments d'anthropisation de ce milieu humide sont des petits chenaux plus ou moins actifs qui semblent drainer les espaces situés au nord du cours d'eau. Ils présentent un profil en U caractéristique sinon d'un creusement anthropique, du moins d'un entretien et d'un curage réguliers. Dans l'état actuel des études connexes, il est délicat de préciser la datation de ces aménagements qu'il paraît pertinent de placer dans les premières décennies de notre ère.

Les séquences suivantes (fin 1^{er} siècle ap. J.-C.) sont marquées par un investissement important du secteur : aménagement et stabilisation des berges, développement d'espaces de circulation dans les secteurs riverains. La berge nord connaît d'importants aménagements de structuration et de stabilisation, illustrés notamment par la construction d'un mur de soutènement, parallèle au chenal ; un système de palplanches dont a été conservée la majorité des pieux (cf. fig.) a permis la construction de ce batardeau et la protection de la berge contre l'érosion. Tout au long de la séquence d'occupation du site, la berge fut régulièrement renforcée et maintenue par des lignes successives de pieux.

Dans le courant du 1^{er} siècle, un aménagement particulier et remarquable en raison de son état de conservation complète le dispositif d'occupation et de circulation autour du chenal : à l'est de l'emprise de fouille, la berge nord est modelée, à l'aide de sables et de graviers, en une large grève en pente douce jusqu'au



*Ci-dessus : Berge nord du paléochenal : pieux de stabilisation de la berge.
Ci-dessous : Plan incliné sur la berge nord.*



chenal. Cet atterrissement est équipé d'une structure en bois composée de longerons perpendiculaires au chenal supportant les planches d'un platelage (cf. fig.). Un pieu à tête recourbée, retrouvé à la limite du chenal profond, identifiable à une bitte d'amarrage, et le profil même de la structure indiquent un aménagement de chargement et de déchargement de barques à fond plat ou de radeaux (la profondeur du chenal n'excède jamais 1,50 m) avec un plan incliné destiné à tirer au sec les embarcations.

A l'arrière du chenal, au nord, le secteur est dès le début du 1^{er} siècle équipé de larges systèmes de circulation (sol de galets, cailloutis, ou radier de terres cuites et matériaux de destruction) qui définissent un vaste espace régulièrement entretenu et majoritairement ouvert. Seules quelques séquences, présentant des alignements réguliers de trous de poteaux, laissent envisager l'existence ponctuelle d'espaces couverts ou d'appentis. Dans l'angle nord-est de la fouille, à environ 30 mètres au nord du chenal, la fouille a mis en évidence les vestiges, non





circonscrits, d'un petit bâtiment construit sur solins de pierre et poutre sablière.

Aucune structure artisanale proprement dite n'a été identifiée sur le site à l'exception de deux cuves oblongues en bois, vraisemblablement liées au travail du cuir ; elles sont implantées à proximité du chenal et appartiennent aux dernières séquences de l'occupation antique, vers la seconde moitié du IIe siècle, dans une phase où l'espace riverain du chenal sert de grand dépotoir. Cependant, plusieurs indices montrent la proximité d'ateliers de traitement des peaux (tanneries et teinturerie), en particulier l'abondance, sur l'ensemble de la séquence stratigraphique, aussi bien dans les colmatages du chenal que dans les niveaux de circulation, d'une part de fragments d'amphores romaines de Lipari (Richborough 527), destinées presque exclusivement au conditionnement de l'alun qui intervient dans les processus de tannage et de teinture, d'autre part de déchets fauniques constitués en écrasante majorité de cornes et autres restes de bovidés.

Le soin apporté à la stabilisation des berges, les structures de débarquement, l'imposant espace de circulation riverain plaident en faveur de l'existence d'une zone dédiée au transit des matières premières (amphores de Lipari) et des produits finis, le chenal constituant indiscutablement un excellent vecteur de transport.

A partir du milieu IIe siècle de notre ère, l'espace est progressivement délaissé, l'entretien du chenal apparaît moins régulier (l'épaisseur des niveaux de comblement augmentent) et son colmatage s'accélère. Le secteur devient un vaste dépotoir à ciel ouvert où l'on rejette sur les berges et directement dans le chenal une multitude de déchets : moellons, mortier, éléments architecturaux, céramiques, enduits peints, bois, restes fauniques. La présence continue dans ces ensembles de fragments d'amphore de Lipari et de déchets fauniques triés (cornes de bovidé) atteste encore de la permanence à proximité d'une activité de tannerie ou de teinturerie.

Le chenal semble définitivement comblé à l'horizon du IIIe siècle, sans que soient des réactivations ponctuelles lors des grandes marées ou d'épisodes orageux. L'occupation du secteur au troisième siècle reste très ténue. On note la présence de structures sur poteaux se succédant assez rapidement dans le temps. La nature de ces ensembles reste encore, dans l'état actuel des travaux, relativement incertaine : bâtiments, limites parcellaires, palissades...

De manière générale, le secteur reste un espace de dépotoir jusqu'au colmatage progressif du site, que l'on place avec prudence à partir de la fin du IIIe siècle ou au début du IVe.

Progressivement, le secteur devient un important marécage et des prairies humides qui ne seront assainis qu'au début du XVIIe siècle pour réaliser le vaste jardin d'agrément de l'archevêché. Les études étant encore en cours, la chronologie de la formation du marécage et de son évolution reste encore délicate à déterminer. La chrono-stratigraphie montre de manière péremptoire que l'accumulation tourbeuse se place entre les derniers niveaux d'abandon antiques (IIIe siècle) et les niveaux d'époque moderne. De l'occupation de ces espaces aux périodes médiévales et modernes, peu d'éléments archéologiques nous sont parvenus. Cependant, lors de la purge mécanique des niveaux de tourbes, plusieurs séries de pieux et d'éléments en bois, encaissées dans les horizons tourbeux, ont été mises au jour.

Orientées nord-ouest/sud-est, deux lignes parallèles de pieux et plusieurs assemblages de longerons et traverses forment une structure de type pont ou passerelle. Bien que très arasée, elle a été observée sur plus de trente mètres de long. Elle est large d'environ 5 m. Cette « passerelle » était très vraisemblablement destinée à franchir à pied sec la zone très humide de l'ancien chenal du Peugue. La datation précise de cette structure reste à déterminer, l'étude dendrochronologique étant en cours.

Hénique Jérôme

Moyen Âge

BORDEAUX Place Pey-Berland

Dans le cadre des aménagements paysagers de la place Pey-Berland, les piliers d'un porche roman, devant l'entrée nord de la cathédrale Saint-André, ont été mis au jour en 2003 (opération W. Migeon, INRAP ; BSR 2003, p. 49-51). L'importance des vestiges a suscité une réflexion sur le devenir du site. Dans l'attente d'une décision, ils ont été recouverts de sable et scellés par une dalle de béton. Ce n'est qu'en 2009,

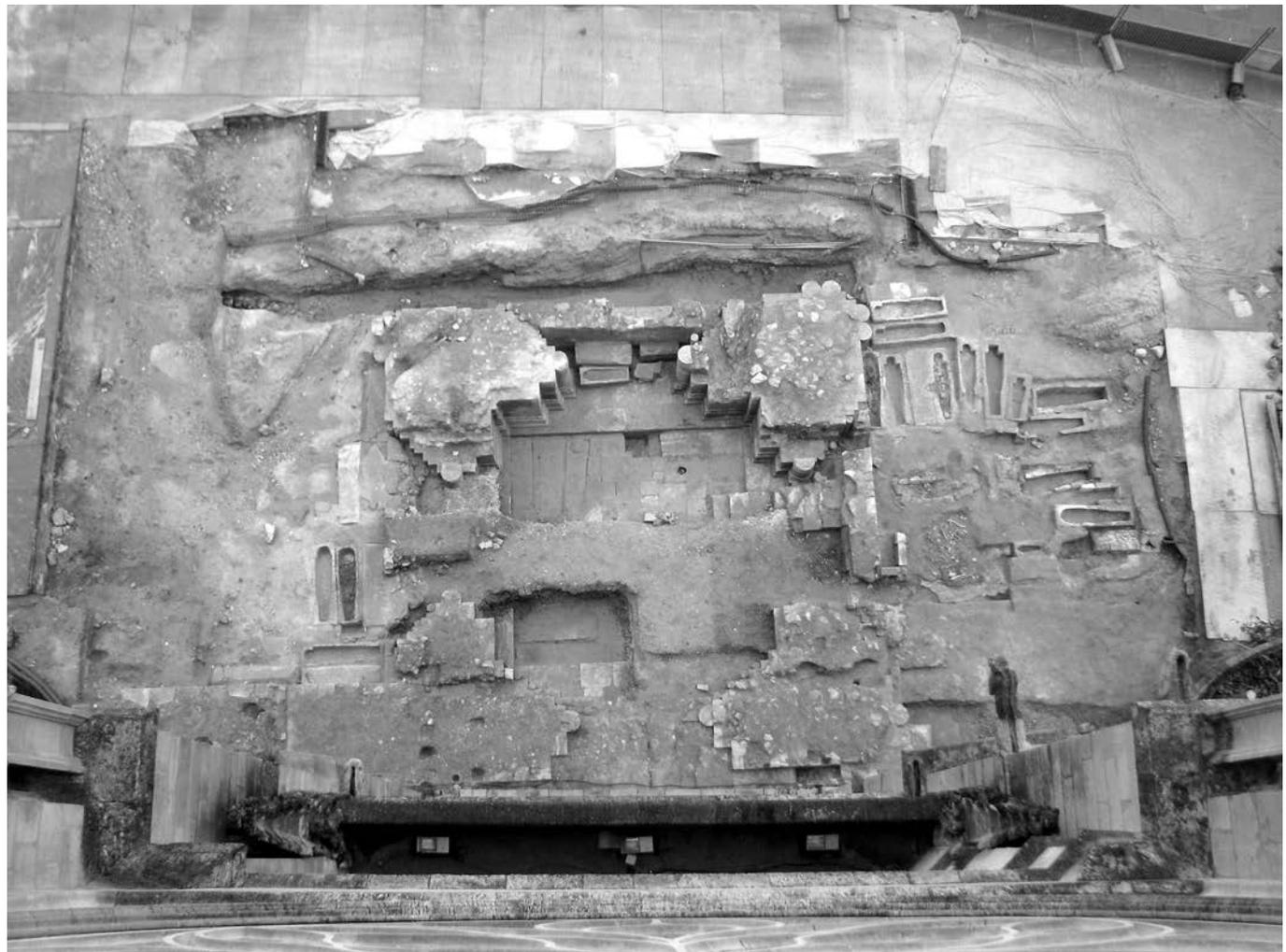
une fois la décision prise de prolonger le dallage du parvis, qu'une opération préventive a pu être effectuée par la société Hadès. L'emprise de fouille était de 420 m², équivalente à celle de l'aménagement.

Le but de ces investigations était de vérifier la liaison entre le porche roman et la maçonnerie du transept de la cathédrale et de fouiller les sépultures menacées par le projet.





Bordeaux - Place Pey-Berland.
 Ci-dessus : Plan général. Infographie C. Proye-Guimard, N. Sauvaître, Hadès.
 Ci-dessous : Vue aérienne. Cliché N. Sauvaître, Hadès.





Bordeaux - Place Pey-Berland.
Sep. 45. Cliché C. Demangeot, Hadès.

Cette opération archéologique a permis de renouveler nos connaissances sur la cathédrale Saint-André à l'époque romane. Le porche, construit au début de la deuxième moitié du XII^e siècle, semble avoir été indépendant de la cathédrale avant d'y être raccordé. Cette tour, en plus d'être un lieu d'accueil, avait une destination essentiellement ostentatoire aux regards des rivalités entre les différentes institutions religieuses de la ville. L'étude métrique démontre un projet ambitieux réalisé pour le rez-de-chaussée avec une grande rigueur. L'édifice a cependant connu des problèmes de stabilité. Fondé dans un sous-sol à la fois meuble (marécages) et comportant des points durs (vestiges architecturaux antérieurs), l'édification de la tour, issue d'un programme ambitieux et ostentatoire, où l'on soupçonne l'intervention de l'archevêque Geoffroy du Loroux (1136-1158), n'a peut-être jamais été achevée bien qu'un texte de la fin du XII^e siècle, évoque l'existence d'un « nouveau clocher ». Les recherches sur les pressions au sol démontreraient l'apparition précoce de signes de faiblesse entraînant, dans un premier temps, la mise en place d'un renfort dont la fonction reste floue. Son édification a peut-être même accentué la fragilité de l'édifice. Il s'en suit la condamnation de trois portails (nord, ouest et est). La structure est ainsi transformée, au début du XIII^e siècle, en chapelle, puis, quelques décennies plus tard, en crypte avec la fermeture de l'accès sud et l'adjonction d'un escalier. Le pilier nord-ouest est alors orné de peintures murales, dont la scène principale représenterait un individu allongé sur une barque (Saint Jacques ?)¹. La structure est emmottée progressivement avec l'exhaussement des niveaux de sols extérieurs. Un espace funéraire se constitue autour de l'édifice.

Deux niveaux d'inhumations ont été repérés. Sur 92 sépultures inventoriées, 55 ont été fouillées. Des individus des deux sexes et de toutes les catégories d'âges sont présents sur le site. Plusieurs modes d'inhumations ont été distingués : sarcophages, coffres bâtis, pleine terre. Des orcelles (ampoules en verre) ont été déposés avec les individus inhumés dans les sarcophages et les coffres bâtis. Deux sépultures de pèlerins ont été mises au jour. Les individus ont été enterrés avec leurs attributs (coquilles Saint-Jacques, croix). La population inhumée autour de l'ancien porche semble appartenir à une classe sociale privilégiée (chanoines, laïcs, ... ?). Leur bon état sanitaire ainsi que le dépôt de mobilier associé au défunt, boucles de ceinture, tissu (soie), cuir (chaussure) permet de suggérer cette hypothèse. Les marqueurs d'activité, identifiés sur certains individus, attestent le port de charges lourdes qui correspondent à des métiers de type maçon, charpentier, tailleur etc. Plusieurs de ces

¹ Une récente analyse stylistique (Pascal Ricarrère, Ausonius), appuyée sur une détermination des colorants (Aurélië Mounier, CRP2A), tend à démontrer qu'il s'agit en fait de l'exposition d'un défunt dans son tombeau, thème en parfait accord avec la destination funéraire des lieux. (Note SRA)





marqueurs ont été identifiés sur les individus inhumés dans deux tombes dont les couvercles sont décorés respectivement d'un taillant et d'une doloire ; ceci pourrait donner un indice sur le métier exercé par ces individus, tel que tailleur de pierre et charpentier.

Après un important dépôt d'ossements (ossuaire), dans la première moitié du XIVe siècle, l'édifice est arasé et la crypte comblée par plusieurs remblais. L'espace ainsi dégagé est aménagé en place devant le nouveau transept gothique et la monumentale porte « des flèches ». Les inhumations semblent se poursuivre. Des sépultures en pleine terre, dépourvues de mobilier, coupent des niveaux de circulation recouvrant un mur arasé. La fonction initiale de ce dernier matérialise, peut-être, un essai de raccordement entre le porche et la cathédrale.

Le site est perturbé à plusieurs reprises par le percement de réseaux au début du XXe siècle.

Onze sépultures et quatre échantillons provenant de l'ossuaire ont été sélectionnés pour réaliser des datations radiocarbone. Les résultats obtenus sont

surprenants et proposeraient même de dater certaines inhumations avant la construction du porche. Des explications ont été demandées au laboratoire. Les résultats ont été revus et corrigés en prenant en compte une alimentation en produits de la mer plus importante que d'ordinaire ; de ce fait, la fréquentation funéraire, selon ces datations, se situerait entre les Xe et XIVe siècles, alors que l'étude du mobilier indique une fréquentation funéraire au cours des XIIIe et XIVe siècles.

L'ensemble des vestiges est actuellement préservé sous un important remblai de sable, le tout recouvert par les nouvelles dalles du parvis de la cathédrale. Une restitution des vestiges en trois dimensions, à partir des nouvelles données acquises, doit être proposée prochainement au public, en application d'une convention établie entre la mairie de Bordeaux, la communauté urbaine, l'institut Ausonius et la Drac-Sra.

Sauvatre Natacha

Bas Moyen Âge
Moderne

BORDEAUX Rue Peyronnet Collège Alinéor d'Aquitaine

Le diagnostic archéologique a été réalisé rue Peyronnet antérieurement à la construction du collège Aliénor d'Aquitaine. La surface accessible représente 3333 m², 299 m² ont été diagnostiqués (hors pallier de sécurité).

Cette intervention a permis de mettre au jour, au nord-ouest de l'emprise, une section du rempart du XIVe siècle.

La construction de la deuxième enceinte médiévale de la ville de Bordeaux a été décidée en 1302 et achevée vers 1370. Ce mur de fortification reprenait sur ce secteur les limites sud de l'abbaye de Sainte-Croix qui correspondent aussi à la limite haute de la terrasse. Une partie du rempart constitué de blocs de calcaire a été dégagée sur environ 15 m de long, conservée ici sur 3 m de large et 1,85m de hauteur.

Le rempart est doublé d'un fossé, observé quinze mètres plus au sud. Il est conservé sur environ 5 m

de profondeur, mais n'a pu être dégagé sur toute sa largeur. Il devait mesurer près de 11 m de large. Le mobilier des XVIIe et XVIIIe siècles découvert dans son comblement provient essentiellement des restes de céramiques propres à l'activité de raffinage du sucre (abondance de moules à pain de sucre).

Cette industrie est connue plus au nord à l'époque Moderne. Le mobilier est issu du remblaiement du secteur.

Au sud du fossé, le secteur était une zone inondable, sans trace d'occupation ou de construction à partir de l'observation dans les tranchées. L'ensemble du secteur donc a été rehaussé au XIXe siècle sur environ 2 à 3 m de hauteur par endroit et nivelé afin d'installer les futurs abattoirs.

De Belvata Balasy Christelle





Moyen Âge,
Moderne

BORDEAUX

Rue Sainte-Colombe

■ La rue et les deux églises Sainte-Colombe

La rue Sainte-Colombe appartient au bourg Saint-Eloi. De création médiévale (XI^e siècle ?), elle prolonge la rue de la Rousselle ; cet axe longe à quelque distance les berges de la Garonne et du Peugue, dessert les maisons et les chais établis en bordure des espaces portuaires et conduit au marché (place Fernand-Laffargue).

Elle doit son nom à une église paroissiale qui se trouvait dans l'élargissement de la rue – couramment mais abusivement appelé place Sainte-Colombe – voisinant avec le carrefour de l'actuelle rue Buhan. Cet axe est lui-même issu à la fin du XIX^e siècle du prolongement de la rue d'Enfer (extrémité de l'actuelle rue des Bahutiers), qui perçait la muraille romaine, et de sa réunion avec la rue Désirade, qui conduisait de l'église jusqu'à l'enceinte du bourg.

Attestée pour la première fois en 1181, Sainte-Colombe est sans doute de fondation romane. Elle était entourée par la rue qui se divisait en deux bras autour d'elle. Cette situation la contraignit à ne pouvoir s'agrandir et la soumet aux embarras d'une rue très fréquentée. A partir de 1522, des acquisitions et des dons permettent la construction d'une autre église sur la rue Buhan ; les travaux engagés dès 1526 traînent en longueur et ne sont achevés qu'après l'écroulement, le 2 décembre 1687, de l'église primitive qui s'était progressivement ruinée. La seconde église est à son tour démolie définitivement en 1854 ; la paroisse avait été réunie à celle de Saint-Paul dès 1791 et l'édifice vendu comme bien national en 1796.

■ La première église et ses annexes

On ne connaît pas le plan de l'église romane. La mention d'*augives* implique une reconstruction partielle, mais l'étroitesse des lieux ne laisse pas imaginer une extension. Les vues chorographiques de Bordeaux lui donnent unanimement l'aspect d'un vaisseau unique terminé par une abside. Le seul plan à la représenter de manière utilisable est celui attribué à Albert Jouvin de Rochefort et estimé vers 1670 : elle occupe le milieu de la place et prend la forme d'une navette, formée d'un rectangle séparé par un trait d'une abside hémisphérique.

Cependant, plusieurs documents d'archive, notamment un procès-verbal de visite du 27 janvier 1685, intervenant dans le contentieux entre le curé et les paroissiens pour déterminer l'état de l'édifice et la nécessité d'en construire un autre, donnent des éléments de description utilisables (cf. fig.). L'église était orientée ; sa nef unique, voûtée d'ogives en trois travées, mesurant 18,50 m de long pour 7,50 de large, était bordée de quatre autels entre les piliers ;

le chœur, un peu plus étroit avec 6,50 m de large, était long de 8,10 m ; derrière le retable du maître autel se trouvait une sacristie carrée de 2,75 m de côté et flanquée de deux *enfoncements* de 1 m sur 1,30 m. Des galeries latérales courraient le long de la nef ; une autre au revers de la façade portait les orgues ; il en était une quatrième qui traversait la nef, plausiblement une sorte de jubé. Un legs permit en 1497 l'achèvement du clocher, dont on ignore la position ; il pourrait éventuellement correspondre au *grand pignon de dessus l'arceau qui sépare le cœur de la nef* mentionné peu après l'effondrement.

Hors tout, l'église pouvait mesurer près de 33 m de long ; sa largeur, accrue de contreforts (*contremurs*), devait atteindre les 10 m (cinq toises un pied sur un document de 1691). Elle s'insère dans un élargissement ovalaire de la rue Sainte-Colombe (cf. fig.). Tous les documents d'époque et tous les commentaires soulignent l'étroitesse des espaces viaires de part et d'autre, qui en faisaient de véritables coupe-gorge. La place actuelle mesure 19 mètres de large pour une longueur théorique de 53 m prolongée de part et d'autre par la rue. La plupart des maisons ont été refaites à la fin du XIX^e siècle, mais certaines semblent assez anciennes pour étayer l'idée d'une taille identique pour la place du XVII^e.

L'église était flanquée au sud, à l'intérieur du bâti privé périphérique et y pénétrant sur plus de 21 m, au niveau de l'actuel n°30 de la place, d'une chapelle Saint-Sébastien ou Saint-Sixte, attestée à partir de 1511. Un passage, porté par une arcade qui franchissait la rue, vraisemblablement au-dessus de la porte latérale attestée dans la travée occidentale, reliait la galerie sud de l'église à un *degré*, un escalier, de la chapelle. Cet édifice est déjà désaffecté en 1714.

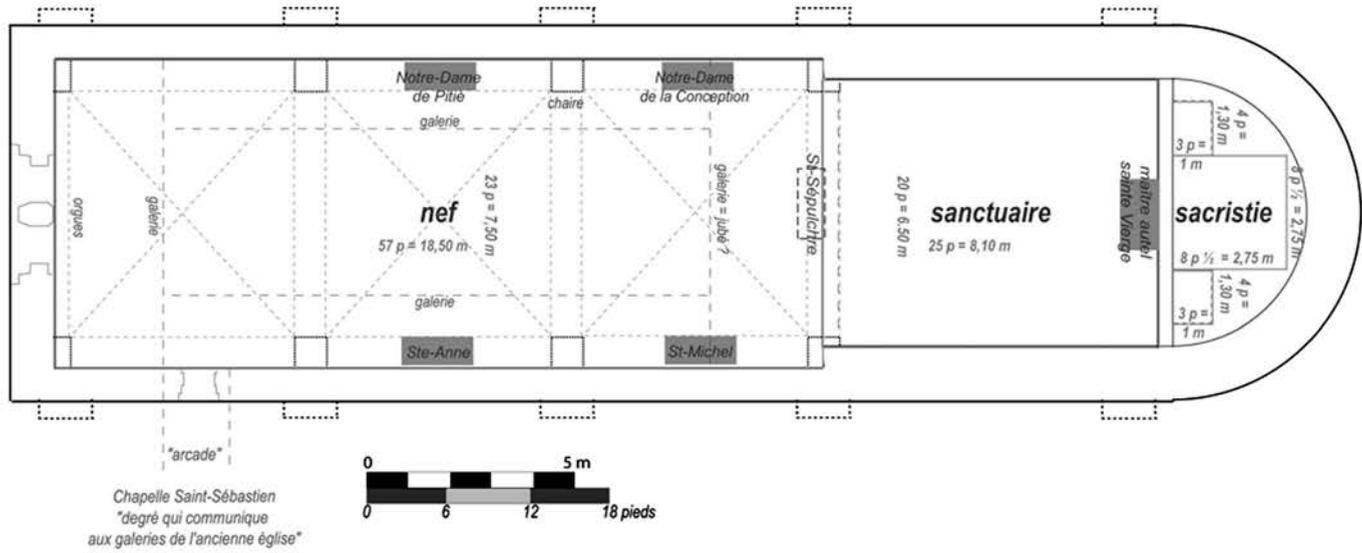
L'église était paroissiale, mais on n'a pas d'attestation de son cimetière avant 1516 ; il se trouvait à l'est de cette chapelle et se développait jusque sur les terrains où la seconde église est construite à partir de 1522.

A l'est de la place se trouvait un puits. Il n'est pas attesté avant 1691, mais est alors en rapport avec l'emplacement de l'église effondrée. En 1760, la croix du Mercat (place Fernand-Laffargue) est déplacée en symétrique à l'ouest.

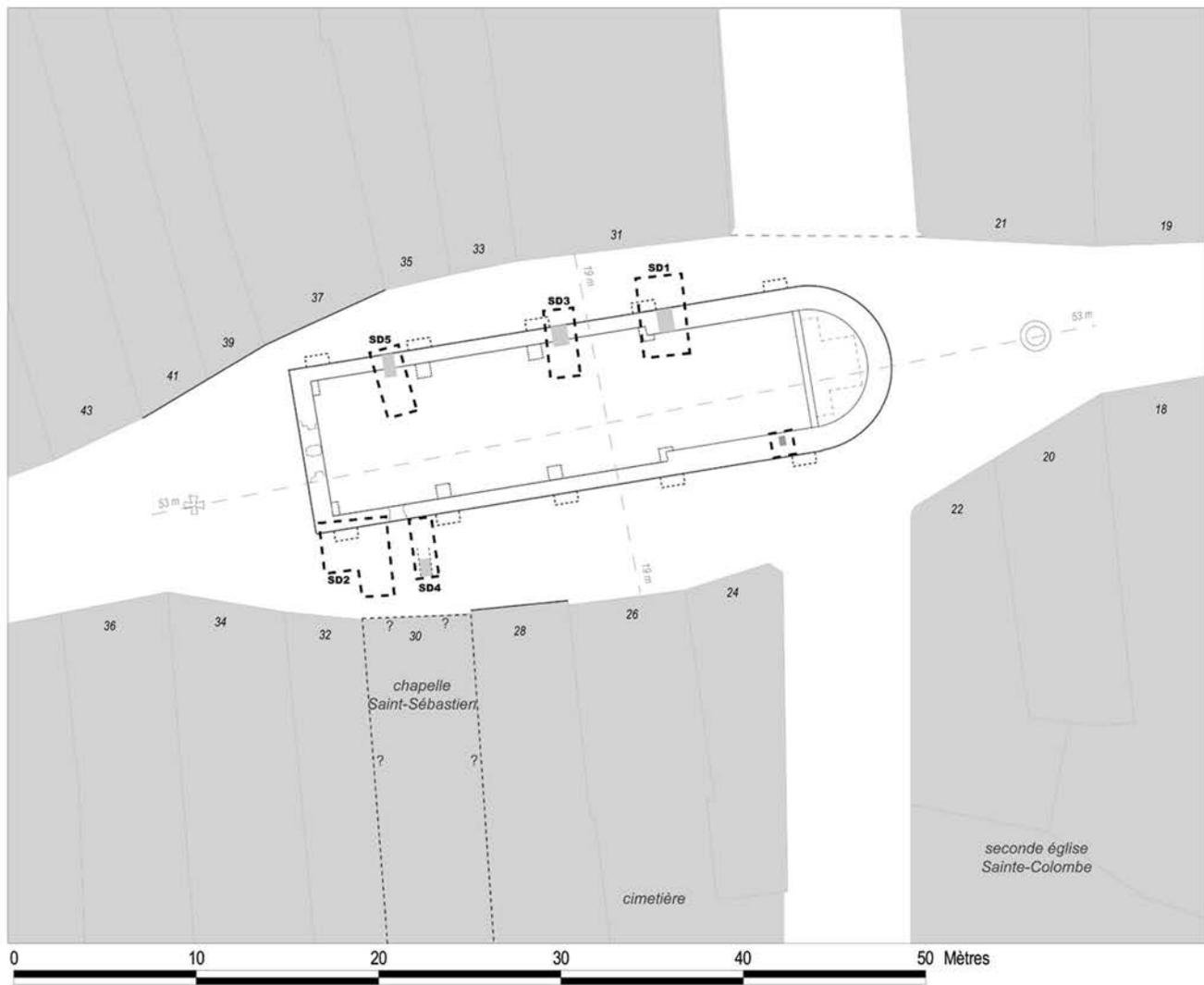
■ Le diagnostic

Le projet de réaménagement paysager de la rue Sainte-Colombe, porté par la communauté urbaine de Bordeaux, avait induit, au-delà de l'éventuelle atteinte aux vestiges archéologiques, l'idée d'une évocation de l'existence de l'église. C'est pourquoi avait été faite en 2006 une demande volontaire de diagnostic. Des difficultés dans la signature de la convention et





Bordeaux - Rue Sainte-Colombe.
 Ci-dessus : Proposition de reconstitution du plan de l'église.
 Ci-dessous : La «place» Sainte-Colombe sur fond cadastral actuel (aplats gris), avec positionnement des structures anciennes et des sondages.





de nombreux autres retards pour les raisons les plus variées ont fait que l'opération n'a pu se faire qu'en juillet 2009, en bonne partie en accompagnement des travaux.

Les cinq sondages finalement concédés par le chantier (cf. fig.) durent respecter les terrasses commerciales, éviter les réseaux enfouis et laisser passer la circulation. Le sous-sol ne contient plus que d'ultimes vestiges des fondations, retaillés en tous sens ; il n'a pas été observé de sépulture. Le matériel recueilli est infime et non datant, y compris une monnaie du X^{IV}e siècle au contact du mur observé dans le sondage 4.

Les trois ouvertures menées sur le côté nord ont révélé des maçonneries qui sont probablement les restes du mur gouttereau de l'église. La mise en place d'un nouveau transformateur électrique au droit de la rue Buhan a montré une ultime semelle maçonnée qui pourrait indiquer le gouttereau sud ; dans les deux autres sondages, ce mur avait été détruit par un égout. Le sondage 4 a révélé devant le 30, c'est-à-dire devant l'ancienne chapelle, un tronçon de mur perpendiculaire

à l'axe de la rue ; il pourrait s'agir du soubassement du passage conduisant à la galerie de l'église. La surveillance des travaux tout au long de la rue, menée en complément de l'opération, n'a pas révélé d'autres vestiges, ainsi qu'il était prévisible.

Pour limités qu'ont été les résultats, ils ont cependant fourni des arguments sérieux pour positionner précisément l'église Sainte-Colombe sur l'axe nord-sud, l'incertitude en est-ouest restant de l'ordre de quelques mètres. C'est, certes, bien moins de connaissance que ce qu'apportent les archives, mais c'est fondamental.

Régaldo Pierre

- JEAN-COURRET, E. *La morphogenèse de Bordeaux, des origines à la fin du Moyen Age, fabrique, paysages et représentations de l'Urbs*. Thèse, 2006.
- RICAUD, Th. " Un coin du vieux Bordeaux, Lou Mercat ". *Société Archéologique de Bordeaux*, 34, 1912, p. 28-80.
- RICAUD, Th. " Quelques monuments religieux de l'ancienne paroisse Sainte-Colombe de Bordeaux ". *Société Archéologique de Bordeaux*, 32, 1910, p. 102-135.
- TINEL, V. *La paroisse Sainte-Colombe de Bordeaux, de 1300 à 1522*. TER, 1996.

Moyen Age,
Période récente

BOURG-SUR-GIRONDE

Les Cabanes

A Bourg sur Gironde, au lieu dit Les Cabanes, le projet de vente en terrain constructible, d'une parcelle située à 100 m de la villa gallo-romaine des Gogues a motivé la réalisation d'un diagnostic anticipé.

L'opération a eu lieu à la fin du mois de juillet 2009. La surface de 2 730 m² a été sondée à 10 % à partir de huit sondages implantés préférentiellement en périphérie des zones constructibles.

L'opération a mis au jour une petite occupation/fréquentation archéologique. Moins d'une dizaine de

structures permet de la dater de l'époque médiévale et moderne au sens large, d'autres creusements sont restés non datés. Les structures en creux sont des fosses ou fossés, un épandage et un four à fonction indéterminée.

Le mobilier associé aux structures est peu abondant et très fragmenté.

Moreau Nathalie

COIRAC

Moureau

Un projet de construction individuelle, à proximité d'un établissement gallo-romain et d'une possible voie antique, est à l'origine de cette prescription de diagnostic.

L'assiette du projet, sur le plateau de l'Entre-deux-Mers, correspond à un terrain de 1200 m² marqué par

un très léger pendage d'ouest en est. Les tranchées ont été implantées autour de l'emprise de la future maison, dans le sens de la pente. Approfondis jusqu'au substrat calcaire, ils n'ont révélé aucun indice archéologique.

Gineste Marie-Christine





LE FIEU Vigne du Juge

Cette opération de diagnostic fait suite à un projet de carrière envisagé par la société So Sa, sur la commune, au lieu-dit « les Vignes du Juge ». L'intervention a concerné les trois premières phases d'exploitation de la carrière, c'est-à-dire une surface de 228 500 m².

236 sondages ont été réalisés ce qui représentait 4,7 % de la surface concernée. Sur la plupart des tranchées, la terrasse a été atteinte, mais pour certaines cela a été impossible à cause de la compacité du sédiment. Le résultat de ce diagnostic est totalement négatif.

Sandoz Gérard

Âge du Fer

GAILLAN-EN-MÉDOC 47, route de Lesparre

Sous le nom de « Château du Mur », un important site fortifié de l'Âge du Fer reste assez mal connu. La construction d'un bâtiment à usage commercial sur ce site a provoqué une série d'interventions.

En 2007, la construction d'une moyenne surface dans la parcelle voisine, à l'est, avait permis de reconnaître de nombreux vestiges de l'Âge du Fer (*BSR 2007*, p. 89-90). L'année suivante, sur la parcelle objet du présent diagnostic, plusieurs structures de la même période avaient été reconnues, notamment une fosse d'extraction et un foyer (*BSR 2008*, p. 76) ; cette intervention faisait suite à une modification du projet et traitait l'essentiel des vestiges qui n'avaient pu être

évités. En 2009, il restait à mener quelques sondages complémentaires pour des travaux annexes a priori situés dans des zones moins sensibles.

Quatre sondages ont été réalisés sous forme de tranchées. Trois ont été négatifs. Le quatrième, en revanche, situé entre la route de Lesparre et le bâtiment, a montré un fossé orienté nord-ouest/sud-est, large de 0,50 à 0,60 m, profond de 0,25 m. Décapé sur quatre mètres, il présente un tracé légèrement courbe. Le rare mobilier céramique collecté dans le comblement date la structure de la Tène moyenne.

Charpentier Xavier

GRADIGNAN Cours du Général de Gaulle Rue de Canteloup

La création d'un giratoire à une vingtaine de mètres du prieuré de Cayac donnait l'occasion, avec la prescription d'un diagnostic archéologique, de vérifier l'éventualité d'un habitat à proximité du prieuré-hôpital ainsi que la possibilité d'une occupation antérieure à l'implantation monastique.

Un titre de 1229 mentionne pour la première fois Cayac, un hôpital situé sur un itinéraire de Saint-Jacques de Compostelle. En 1304, l'hôpital est transformé en prieuré. Possession des Chartreux au XVIIe siècle, il est vendu comme bien national en 1791 avant de devenir le siège d'une verrerie au XIXe siècle (premier achat connu de la verrerie : 1837 ; dernière vente connue 1862).

Cinq tranchées correspondant à 7,1 % du terrain ont été creusées dans une parcelle boisée de 2829 m².

Les fondations d'un bâtiment sur piliers ainsi que des fossés ont été découverts. Malgré l'absence de marqueurs chronologiques précis, l'étude des cadastres a permis de les mettre en relation avec la verrerie de Gayac, portée sur le cadastre de 1845, mais absente du plan napoléonien de 1813.

Composé pour l'essentiel de tuiles et rattaché au XVe siècle par quelques tessons de poterie, un épandage venu combler une dépression dans le substrat calcaire constitue le seul véritable indice d'une occupation de la fin du Moyen-Âge.

Il est également le témoin de l'occupation la plus ancienne reconnue lors de ce diagnostic.

Gineste Marie-Christine





Contemporain

HOURTIN Étang

L'étang d'Hourtin a abrité, de 1917 à 1950, une base de formation de pilotes d'hydravions. Lors de la seconde guerre mondiale, les débâcles françaises en 1940 et allemande en 1944 ont amené par accidents, sabotages ou faits de guerre, l'immersion de nombreux hydravions. Les premières recherches menées en 1995 et 1996 par Daniel Henri Liskowsky ont conduit à la découverte d'une épave de type Farman NC 470 dont un moteur et une partie du fuselage ont été remontés, confiés au CFN Hourtin, puis secondairement au musée de l'hydravion à Biscarosse.

L'analyse historique et différents témoignages laissent supposer que d'autres épaves d'hydravions datant de la même époque pourraient encore être immergées dans le lac. Un projet d'exploration de la rive occidentale de l'étang d'Hourtin, en collaboration avec la mairie d'Hourtin et son musée ainsi qu'avec le musée de l'Air de Paris, a donc été développé.

En août 2009, après plusieurs jours de prospection par des bateaux pneumatiques de surface équipés de sondeurs, un site retenait notre attention. Le 30 août,

après plusieurs plongées, nous étions en mesure de confirmer la découverte du site du naufrage du Breguet Bizerte longtemps mouillé au centre du lac. Celui-ci se situe par 45°08'85 Nord et 01°07'490 Ouest. Le fond en pente douce varie de 4 à 6 mètres ; il est constitué de sable et de sédiments qui gênent la visibilité au-delà de 20 centimètres.

La zone environnante, explorée par divers moyens, ne montre pas de dangers particuliers et l'épave elle-même est sûre, sans filets, ni risque d'effondrement. L'épave ne comporte plus que le fuselage et est orientée sud-est/nord-ouest. Les restes d'une bombe inerte en béton d'entraînement (type ZC 250) sont identifiés dans la partie arrière. Une porte isolée a été remontée à des fins d'expertise des possibilités de restauration et de conservation.

Les travaux 2010 seront largement soumis à ces projets et à leur financement potentiel.

Ragot Patrick

Âge du Fer,
Haut-Empire

ISLE-SAINT-GEORGES Dorgès

En octobre 2008, un défonçage de vignes au lieu-dit Dorgès (parcelle 515), à la limite nord du village de l'Isle-Saint-Georges, a fait apparaître des dépôts charbonneux et des restes rubéfiés susceptibles d'appartenir à des structures de combustion ainsi que du mobilier protohistorique et antique. Ces vestiges, menacés de destruction par le passage des engins agricoles, ont fait l'objet d'un sauvetage urgent effectué du 21 au 28 février 2009 sous la direction d'Anne Colin (université de Bordeaux 3). Réalisé sous la forme d'un sondage de 5 m sur 3,80 m, celui-ci n'a pas mis en évidence de structures de combustion mais des niveaux de sol en cailloutis ou en terre, d'occupation et de destruction stratifiés sur au moins 0,80 cm d'épaisseur. L'abondant mobilier recueilli (5664 artefacts et restes fauniques), datable de La Tène finale, n'a fait l'objet que d'un examen préliminaire. La couche la plus profonde observée a livré aussi, conjointement à ces derniers, des éléments céramiques du Premier et du début du Deuxième Âge du Fer.

En juin 2009, des prospections géophysiques ont été réalisées par Vivien Mathé et Marion Druetz (université de la Rochelle) pour localiser d'éventuelles

structures archéologiques situées dans le voisinage de celles mises en évidence par la fouille. Une surface supérieure à 2,5 ha a été cartographiée, dont plus de la moitié par deux méthodes complémentaires (parcelles 515, 63a, 509, 69, 70, 71).

Une prospection électromagnétique couvrant presque l'intégralité de l'aire étudiée a permis de distinguer les zones humides et argileuses (au nord et à l'est) de celles plus riches en pierres (à l'ouest). C'est donc dans le secteur ouest qu'a été effectuée une prospection électrique afin de détecter des maçonneries. Un ensemble de linéaments résistants organisé selon deux directions perpendiculaires, probablement des vestiges de murs, et formant une structure quadrangulaire d'environ 30 m de côté y a été identifié. Une prospection magnétique mise en œuvre sur la zone non plantée de vignes a également permis de repérer plusieurs structures fossoyées et deux concentrations de structures de combustion.

Les résultats de ces différentes investigations corroborent les découvertes faites lors des prospections inventaires menées dans ce secteur par Thierry Mauduit de 2004 à 2008 (présence de mobilier





céramique et métallique protohistorique et antique). Ils font également écho aux travaux de Richard Boudet qui, entre 1985 et 1987, avait mis en évidence à 500 m au sud, au lieu-dit les Gravettes, des structures d'habitat et du mobilier de la même période mais aussi un assez abondant mobilier résiduel du Bronze final et du Premier Âge du Fer.

L'espace compris entre les Gravettes et Dorgès recèle lui aussi des niveaux archéologiques comme l'attestent des témoignages anciens (notamment lors de l'implantation, en 1881, du nouveau cimetière) mais aussi la mise au jour, dans les années 1980, de tessons d'amphore Dressel 1A ainsi que le sondage positif effectué par Richard Boudet en 1985 (parcelle 481, section B). Tout récemment, la surveillance par Thierry Mauduit des travaux de terrassement d'une construction individuelle située à une cinquantaine de mètres de ce dernier a confirmé cette implantation archéologique.

Préalablement au démarrage des travaux, une rapide prospection au détecteur de métaux, associée au ramassage de mobilier à l'emplacement d'arbres récemment arrachés, a permis la collecte de tessons de céramiques gallo-romaines, de tegulae, de trois demi-as de Nîmes et d'une monnaie gauloise (type CONTOVTOS), ainsi que d'un dé à jouer en bronze du type A de Biddle. Les tranchées de fondations n'ont qu'effleuré le premier niveau archéologique. Conformément à ce qui a été constaté pour les autres

sites de la commune, celui-ci apparaît à 50 cm de profondeur. Il se manifeste par la présence sporadique de cailloutis situés sur un niveau intégrant des débris de tegulae (à plat), de cailloux, de petits moellons calcaires, et de petits fragments d'amphores et de céramiques oranges ou à pâte claire. Dans l'angle nord-ouest des fondations est apparue une possible structure en moellons calcaires.

Le mobilier mis au jour regroupe des céramiques antiques en petite quantité (sigillée, céramique commune) et de nombreux fragments de tegulae. Le passage du détecteur de métaux en fond de tranchée a révélé la présence de clous en fer et de lests de filets de pêche en plombs associés au niveau archéologique. Un fond de gobelet à paroi fine, pâte blanche kaolinique et engobe rouge, caractéristique des ateliers de Petit-Niort en Charente-Maritime et trouvé lors du creusement de fondation permet de situer la date du dernier niveau en place à l'époque flavienne.

Ces travaux soulignent le fort potentiel archéologique des parcelles situées au nord-ouest du Bourg. Bien que modeste, la fouille de Dorgès permet en particulier de confirmer l'importance et l'excellent état de conservation des vestiges de l'Âge du Fer sur la commune de l'Isle-Saint-Georges.

Colin Anne,
Mathé Vivien, Mauduit Thierry

Antiquité,
Moyen Âge

JAU-DIGNAC-ET-LOIRAC La Chapelle

La fouille du site de « La Chapelle » (qui avait débuté en 2001) s'est achevée en 2009. Nous préparons actuellement la publication de la monographie du site qui paraîtra à la fin de l'année 2010 (supplément de la revue *Aquitania*). Par ailleurs, le site sera aménagé pour une ouverture au public dans le courant de l'année 2011. En effet, la parcelle concernée avait été achetée par la municipalité de Jau-Dignac-et-Loirac qui y a vu une opportunité pour mettre en valeur son patrimoine. L'ensemble du mobilier devrait rejoindre le musée d'Aquitaine où quelques objets sont déjà exposés depuis le mois d'octobre (collections permanentes, salle du Haut Moyen Âge).

Cet ancien îlot des bords de l'estuaire de la Gironde est d'abord occupé par un temple gallo-romain dont plusieurs états ont été mis au jour. La dernière campagne de fouille a permis de retrouver le négatif d'une première *cella* carrée, située sous la seconde mais légèrement plus au nord-est. La datation de ce premier état doit être encore affinée mais pourrait se situer dans le courant du 1^{er} siècle av. J.C. Le temple

est ensuite reconstruit suivant un plan assez similaire comprenant d'abord une *cella* carrée à laquelle vient s'ajouter un pronaos. Plus tard, vers la fin du II^e siècle ou le début du III^e, une galerie périphérique est ajoutée. Le temple est occupé tardivement jusqu'à la fin du IV^e siècle. Même si les niveaux d'occupation antique étaient assez mal préservés, le mobilier mis au jour est assez riche et diversifié (petit mobilier métallique, monnaies, céramiques, statuettes en terre cuite, coquillages, restes fauniques ...); son étude (actuellement en cours) apportera beaucoup sur le fonctionnement de ce sanctuaire qui apparaît isolé sur le rebord de l'îlot.

Les ruines de ce temple sont ensuite réaménagées ce qui témoigne d'un grand changement dans la fonction du site. Le hiatus d'occupation est évident, mais la réoccupation n'est pas fortuite et tient compte de la présence de bâtiments anciens dont on pouvait tirer parti, tant du point de vue matériel que symbolique. Ce sont probablement les membres d'une riche famille aristocratique qui ont transformé cet espace pour en





faire une nécropole patrimoniale au sein de laquelle les ruines sont converties en une petite église abritant une douzaine de sépultures assez prestigieuses. La fouille de 2009 a permis de compléter le plan de la nécropole environnante notamment au nord et à l'est de l'église. Une dizaine de sépultures, essentiellement en coffrage de bois, ont été mises au jour dans ce secteur. Au total, la nécropole apparaît donc très centrée autour du pôle ecclésial et ne s'étend pas au-delà d'une dizaine de mètres de l'édifice. La fouille, quasi exhaustive de cette nécropole du Haut Moyen Âge permettra de travailler précisément sur les modes d'inhumation et sur le « recrutement » de ce gisement funéraire. Les résultats de plusieurs datations radiocarbone et d'analyse paléogénétique devraient apporter des informations précieuses. Des travaux ont aussi été initiés sur la restitution des coffrages de bois (Réveillas *et al.* à paraître 2010) et sur le mode de fabrication des sarcophages (Rougé *et al.* à paraître 2010).

L'église est détruite et laisse place à un petit habitat (XIe-XIIe siècle ?) venant s'installer sur les ruines et attestant de l'intensité de l'occupation de l'îlot. Au XIIIe siècle, la construction d'une chapelle médiévale sur le site vient perpétuer la mémoire de cette ancienne occupation. En effet, la présence de sépultures a pu contribuer à l'édification d'un lieu de culte chrétien à cet emplacement auquel une trentaine de tombes ont été associées.

Cartron Isabelle, Castex Dominique

Jau-Dignac-et-Loirac - La Chapelle.
Plan de la nécropole et de l'église du Haut Moyen Âge, état 2008
(relevés et DAO, D. Kawe, D. Boyer).

- CARTRON I., D. CASTEX. « L'occupation d'un ancien îlot de l'estuaire de la Gironde » : du temple antique à la chapelle Saint-Siméon (Jau-Dignac et Loirac) », *Aquitania*, t. XXII, 2006, p. 253-282.
- CARTRON I., D. CASTEX. « Fastes mérovingiens à Jau-Dignac et Loirac », *Le Festin, L'Aquitaine archéologique, Hors série*, 2007, p. 100-103.
- CARTRON I., D. CASTEX. « Le site de « La Chapelle » à Jau-Dignac et Loirac (Gironde) », *Les Cahiers Méduilliens, Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Médoc*, 2007, p. 7-16.
- CARTRON I., D. CASTEX. « Identité et mémoire d'un groupe aristocratique du haut Moyen Âge : le cas du site de « la Chapelle » à Jau-Dignac et Loirac (Gironde) », ALDUC-LE-BAGOUSSE A. (dir.), *ACTES de la table ronde. Inhumations de prestige ou prestige des inhumations. Expression du pouvoir dans l'Au-delà, cinquantenaire du CRAHM, Université de Caen. 23-24 mars 2007*, Caen, 2009, p. 151-173.
- COLIN A., I. CARTRON, F. TASSAUX. « Cartographier le Médoc : présentation de trois cartes historiques du peuplement du Médoc : Age du Fer, époque romaine, Haut Moyen Âge, journée d'étude Géophysique et archéologie. Entre fleuves, palus et océan : sur les pas de Michel Martinaud », revue *Aquitania*. (à paraître 2010).
- LAFOREST C., D. CASTEX, I. CARTRON et P. MURAIL. « Micro-évolution d'une population historique sur les rives de l'estuaire de la Gironde », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*. (à paraître 2010).
- REVEILLAS H., Y. GLEIZE, S. KACKI, I. CARTRON et D. CASTEX. « Réflexions sur la nature et l'architecture des fonds de coffrage. L'exemple d'une tombe médiévale du cimetière de Jau-Dignac et Loirac (Gironde) », F. CARRÉ, F. HENRION (dir.), *Table ronde Le bois dans l'architecture et l'aménagement de la tombe : quelles approches ?* (à paraître 2010).
- Rougé G., I. Cartron, D. Castex, T. Grégor. « Les sarcophages en calcaire du site de « La Chapelle » : de la fabrication à l'utilisation », I. Cartron, F. Henrion, C. Scullier (dir.), *Actes des XXVe journées Internationales d'Archéologie Mérovingienne*, Bordeaux. (à paraître 2010).





Bas Moyen Âge

LACANAU Déviation nord

Lacanau-Ville se trouve aux confins du Bas Médoc et du Pays de Buch. Les parcelles sondées se situent à l'est de la ville de Lacanau et du lac du même nom, elles correspondent aux formations des sables des Landes (NF) visibles sur la carte géologique.

Sur les 138 tranchées ouvertes, douze se sont révélées positives, les vestiges n'apparaissant que sur le tiers sud du tracé et se résument à des structures en creux (fosses, fossés et trous de poteau). Un locus médiéval a été détecté dans trois tranchées en limite d'emprise. Un peu plus loin, quelques fosses et fossés ont également été dégagés mais, à l'inverse des premiers, ils ne constituent pas d'ensembles organisés.

Les structures du pôle médiéval offrent toutes le même remplissage organique dans lequel ont été retrouvés des restes végétaux minéralisés par ferruginisation. Le mobilier céramique permet de proposer un créneau chronologique entre le XIIIe et le

XIVe siècles bien qu'il soit plus prudent de l'élargir au Moyen Age en général étant donné le faible nombre de structures.

En effet, lorsque nous observons le plan, nous sommes à la limite interne du site, celui-ci se développant probablement à l'ouest au lieu dit le « Montagnol ».

D'après les logs pratiqués dans les tranchées, il semble que nous soyons sur une zone remblayée de façon à être hors d'eau pour pouvoir s'y installer. Les traces d'arasement de cette « butte » ont été détectées dans les coupes des sondages mais nos données ne nous permettent pas de dater le site. Il en va de même pour reconnaître sa destination puisque nous n'en avons qu'une petite partie, il est difficile de déterminer s'il s'agit d'un habitat ou d'un secteur artisanal.

Cavalin Florence

LANTON Marsalat Ouest

Une opération de diagnostic archéologique a été réalisée au lieu-dit Marsalat ouest. Elle a été prescrite suite au projet d'aménagement d'un lotissement sur un terrain de 87682 m². 5 % de cette surface globale ont été sondés entre 0,60 m et 2 m de profondeur sous la forme de 60 sondages, dans le but de reconnaître et de caractériser les éléments du patrimoine archéologique se trouvant dans la zone affectée par l'emprise du projet.

Ces sondages ont été disposés selon des contraintes liées au milieu (présence d'arbres et fossés encore en activité, omniprésence de l'eau dans les sables supérieurs) ou liées à l'aménagement en lui-même (sauvegarde d'espaces verts, zones d'implantations des bâtiments ou des voies d'accès). Malgré ces contraintes, les sondages sont répartis sur l'ensemble de la parcelle, donnant une vision réaliste du potentiel archéologique de la zone. Le lieu-dit Marsalat ouest est situé à l'intérieur de la commune de Lanton. Des vestiges archéologiques datés des périodes

épipaléolithique, néolithique et protohistorique ont été repérés sur la bande côtière.

Sur la commune voisine d'Audenge, au lieu dit Maignan, sur une parcelle située elle aussi à l'intérieur de la commune, un diagnostic archéologique réalisé en 2008 sous la direction de L. Wozny a permis de mettre en évidence un atelier antique de production de poix.

Malgré cet environnement géoarchéologique dense et relativement proche, aucune occupation archéologique n'a été identifiée à Lanton, lieu-dit « Marsalat Ouest ». Les seules structures identifiées sont des fossés contemporains matérialisant le parcellaire ou ayant servi au drainage des terrains spécialisés en sylviculture. Quelques tessons de pots de résinier et autres cassons de tuiles canal sont les seuls éléments mobiliers qui ont été observés dans les sables supérieurs.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par le responsable Wozny Luc (Inrap)





LÉOGNAN

Moulin de Brisson

Cette opération de diagnostic archéologique fait suite à un projet de lotissement de terrain sur la commune de Léognan au lieu-dit Le Moulin de Brisson. L'intervention s'est déroulée du 16 novembre au 4 décembre 2009. Le projet se situe à proximité immédiate de la découverte d'une incinération gauloise en 1975.

58 tranchées ont été réalisées représentant une surface de 4200 m² c'est-à-dire 6 % de la totalité du projet (69 000 m²). Deux types d'aménagements ont été retrouvés :

— un petit aqueduc captant l'eau d'une ancienne source proche (XIXe siècle) ;

— une ancienne carrière de molasse (très probablement XIXe siècle) que l'on a pu reconstituer d'après les nombreux fronts de taille découverts à proximité du ruisseau de l'Eau Blanche, sur une superficie de plus de trois hectares.

Cette carrière existe dans les archives départementales sous la dénomination de « Carrière du Ponteilh ».

Sandoz Gérard

Moyen Âge

MARCENAIS

Eglise Notre-Dame

L'église Notre-Dame de Marcenais est le seul bâtiment de l'ancienne commanderie templière encore visible. Elle est datée de la fin du XIIe ou du XIIIe siècle.

La pose de drains au sud et le long de l'avant-porche a provoqué un suivi de travaux. Aucune sépulture n'est apparue. De même, aucune observation ne correspond à des bâtiments disparus dont témoignent les modillons et les corbeaux inclus dans le gouttereau sud. En fait, un remblai de près de deux mètres couvre les niveaux les plus anciens.

Aux alentours de l'église des traces des anciennes constructions apparaissent encore : un bâtiment était accolé au gouttereau nord de l'église, comme c'était le cas au sud ; des vestiges apparaissent dans une pièce servant actuellement de lieu de stockage pour les agents communaux ; la Poste pourrait correspondre à la maison du commandeur, etc. Tout le bourg mériterait une étude approfondie.

Notice rédigée par Régaldo Pierre (Sra) à partir du rapport fourni par Loeuil Pascal (Archéosphère)

Moyen Âge,
Moderne

MÉRIGNAC

ZAC Centre-ville – Îlot 3

Les sondages réalisés dans le cadre de l'aménagement de la ZAC de Mérignac centre (îlot 3, phase 1) se sont avérés positifs sur le plan de la connaissance archéologique et environnementale. Ils ont permis de mettre en avant deux types d'aménagements en bordure de rivière. Nous rappellerons que la Devèze, principale rivière traversant Bordeaux, prend sa source sur le territoire communal et coule à moins de 50 m de la zone sondée.

Sur le site, il a été reconnu, d'un côté à l'ouest, le tracé linéaire d'un fossé ou ruisseau bordé de pieux de bois et faisant un coude au contact de la terrasse constituant la berge dans la partie septentrionale des parcelles. Du côté oriental, un aménagement de ces berges constitué par des atterrissements en graviers a pu être identifié. Des apports à la fois anthropiques (remblais) et naturels (limons fluviaux, bois flottés), recouvrent ces aménagements. Les premiers

permettent ainsi de maintenir l'espace de berge hors des arrivées d'eau quasi-permanentes dans le secteur et de gagner probablement sur la rivière. Il ne va pas sans dire que cet espace est riche en matériaux organiques naturels mais aussi travaillés.

Sur le plan chronologique, hormis un sondage, pour lequel aucun élément directement datant n'est présent, les remblais des autres sondages ont livré un important lot de matériel céramique couvrant toute la période antique, et dans une moindre mesure le Moyen Âge (Haut Moyen Âge plus particulièrement).

Au final, nous insisterons sur le fait que si l'ensemble de ces aménagements indique une fréquentation et une exploitation possible d'une zone humide sur différentes périodes, ils restent toutefois à les caractériser plus précisément, tant sur les plans chronologique que fonctionnel.

Scuiller Christian





Gallo-romain

PLASSAC Clos du Chardonnet

Dans le cadre de la première tranche de travaux de remise en valeur de la villa gallo-romaine de la commune de Plassac, située à quelques kilomètres au sud de Blaye, un suivi archéologique a eu lieu, entre le mois d'avril 2009 et la fin du mois de janvier 2010.

Les différents sondages et tranchées se sont concentrés sur l'aile orientale du bâtiment antique qui était déjà connue suite aux différentes campagnes de fouilles des années 1960 et 1970.

Le suivi des travaux a confirmé l'existence d'un enchevêtrement de murs, maçonneries et autres aménagements qui ont pu être regroupés en quatre phases de construction bien distinctes. Si l'essentiel des vestiges découverts concernent les deux derniers états du site qui sont aussi les mieux documentés, la mise au jour de plusieurs éléments architecturaux antérieurs est venue parfaire notre connaissance très partielle de ces périodes. Parmi les éléments les plus marquants de la première phase de construction, plusieurs tronçons de structures de drainage des eaux ont été dégagés (cf. fig.).

Le suivi des travaux a également mis en évidence de rares traces d'occupation postérieures à l'abandon de la villa gallo-romaine.

Cette opération a donc permis de confirmer l'existence d'un édifice antique extrêmement complexe par son plan mais qui présente aussi de nombreuses lacunes dans ses états les plus anciens, notamment pour ses niveaux de circulation.

Roudier Mathieu

Ci-contre : Vue, vers l'Est, d'une structure de drain appartenant à la première phase de construction de la villa.



Antiquité,
Moyen Âge

PODENSAC Place Garribaldi

Le diagnostic archéologique juxte des vestiges d'une villa gallo-romaine mis au jour au XIXe siècle sous la place Garibaldi. Un sol et un mur de moellons ont été identifiés. Le sol mis au jour est antique et s'étend sur 7 m² au moins. Il doit correspondre à une partie couverte et entretenue d'un habitat avec une activité de combustion sur place. Ses niveaux de préparation sont datés du IVe siècle. Cette date correspond à la mosaïque découverte un siècle plus tôt à proximité.

Du mobilier daté du Haut Empire a été découvert le long du mur arasé. Quelques tessons de céramiques

datés du IVe siècle ont été recueillis dans le niveau de préparation du sol. Le brassage du mobilier est une conséquence du réaménagement de l'ensemble de la zone au Moyen Âge.

La fouille a permis de mettre en évidence l'arasement de l'ensemble de ces vestiges gallo-romains à l'époque médiévale, peut-être lors de la construction du château de Podensac et de l'aménagement de ses abords. Les anciennes douves jouxent en effet la parcelle diagnostiquée. Cependant, le mobilier archéologique médiéval est rare.

De Belvata Balasy Christelle





Moyen Age,
Période récente

SADIRAC Pradas

Un diagnostic archéologique a eu lieu dans la commune de Sadirac, à Lorient au lieu dit Pradas. La surface de 1 500 m², a été sondée à plus de 6 % à partir de six sondages implantés préférentiellement en périphérie de la zone constructible.

L'opération a permis de mettre au jour une occupation archéologique en rapport avec les activités potières connues à Sadirac. Trois creusements,

probablement vastes, s'apparentant à de l'extraction d'argile ont été partiellement découverts.

Une cruche permet de dater l'un d'entre eux de l'époque moderne. Le reste du mobilier céramique a été prélevé dans les couches qui scellent ces structures. Il appartient à l'époque moderne et/ou contemporaine.

Moreau Nathalie

Époque moderne

SADIRAC Chemin de Siron

Au nord du hameau de Lorient, au lieu-dit Sableyre, est bien attesté un regroupement d'officines potières du début du XIVe à la fin du XVIe siècle. A la marge de ce site, le village de Siron est le siège d'une production attestée en archives du XVIIe au XIXe siècle. Dans ce secteur, un terrain de 600 m² est destiné à accueillir la construction d'une maison individuelle, ce qui provoqua une prescription de diagnostic.

Dans les deux sondages réalisés, une très forte densité de structures en creux a été reconnue. Le mobilier recueilli ne remonte pas au-delà de la fin du XVIe siècle et l'occupation principale est du XVIIe siècle. Les quatre phases principales d'occupation sont toutes liées à l'activité potière de Sadirac.

La première (atelier 1) couvre le XVIe siècle et la première moitié du XVIIe siècle. Elle est surtout représentée par trois fosses et une petite tranchée. Un fossé pourrait marquer une limite spatiale qui contraint l'atelier au nord.

La partie sud n'est investie qu'à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle ; qui correspond à la deuxième

phase. Il est possible que les parcelles séparées par le fossé aient alors fusionné. Les structures de l'atelier 1 sont abandonnées et remblayées ; une structure peut-être liée à un bâtiment est aménagée. L'atelier 2, au sud, qui regroupe trois fosses et un four, commence à fonctionner.

Un réaménagement à la fin du XVIIe siècle est illustré par l'installation d'un pavement sommaire. Enfin, d'après trois des tessonières, l'atelier perdure jusqu'au XIXe siècle.

Les marques découvertes renverraient à une famille Durribaud, dont des potiers sont attestés à Siron de 1634 à 1839, ce qui concorde assez bien avec les éléments mis au jour pour l'atelier 2. Leur officine aurait succédé à une autre qui correspondrait à la diffusion, à la fin du XVIe siècle, de la production céramique du quartier spécialisé de Sableyre à l'ensemble de la paroisse.

Etrich Christine et Régaldo Pierre

Protohistoire/Histoire,
Période récente

SADIRAC Chemin de Siron

Un diagnostic archéologique a eu lieu sur une parcelle voisine de celle évoquée à la notice précédente, à Lorient, chemin de Siron. La surface de 3 000 m², a été sondée à 5 %, par quatre sondages.

L'opération a permis de mettre au jour une petite occupation archéologique : un fossé et deux fosses, seule l'une d'elles a livré un « élément datant ». Ce fragment de céramique sans caractéristique propre

appartient à une chronologie de la protohistoire sans qu'il soit possible de préciser davantage. Le reste du mobilier céramique a été prélevé au décapage dans les couches superficielles. Il appartient au contexte potier moderne et/ou contemporain de Sadirac.

Moreau Nathalie



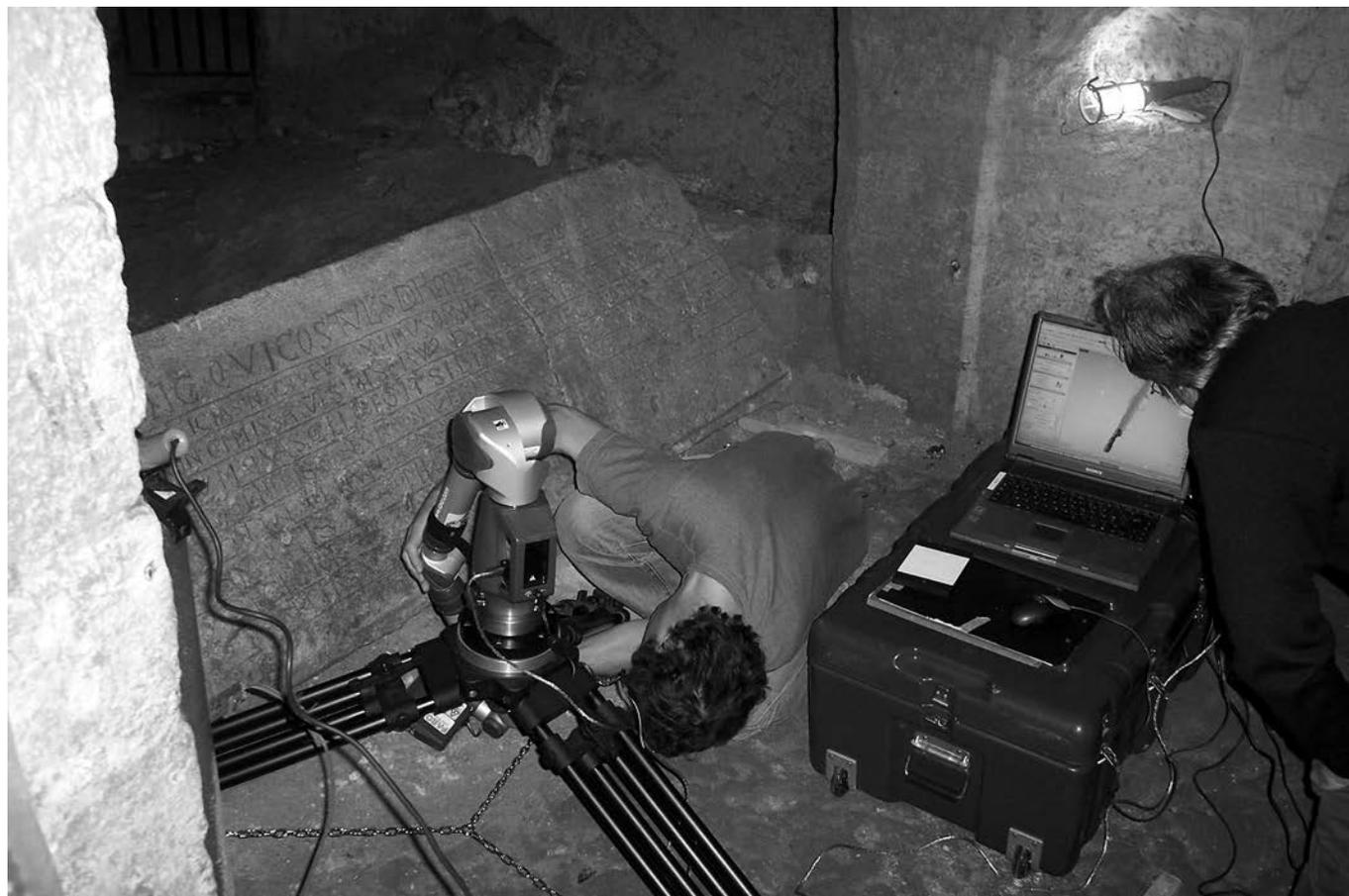
SAINT-ÉMILION Épitaphe de Costaulus

Pour les besoins d'une étude de Mme Cécile Treffort (CESM université de Poitiers) sur l'épitaphe de Costaulus située dans les monuments souterrains de Saint-Émilion, destinée à être publiée dans les actes du colloque « *Saint-Émilion au Moyen Âge. Fabrique d'une ville médiévale* », il a fallu procéder à un dégagement de la base de la pierre sous surveillance archéologique. Le but était de numériser la partie de l'inscription gravée sur la tranche que personne n'avait pu lire depuis l'étude du chanoine Tonnelier, pour la visualiser ensuite en modèle 3D.

L'inscription se développe sur un bloc calcaire parallélépipédique de 2,10 m de long sur 70 cm de large, partiellement recouvert d'une fine pellicule de mousse et brisé sur sa largeur. C'est un texte en vers de dix lignes sur la face accompagné d'un appel à la prière gravé sur la tranche, écrit en l'honneur d'un certain Costaulus, dont on suppose qu'il s'agit d'un laïc, probablement lettré et qui, d'après l'épitaphe, eut cinq enfants. Découverte en 1934 ou 1951, au-dessus d'une sépulture située sous un enfeu, puis déplacée sans raison connue dans une cave au fond de la

galerie dite des « catacombes », cette inscription est passée depuis les travaux du chanoine Paul Tonnelier (1886-1977) pour être le plus ancien témoin écrit de l'existence des reliques de Saint Émilion.

Le parti de la numérisation de l'épitaphe a été pris pour détecter des traces d'inscription sur les lignes actuellement les plus altérées et, faute de pouvoir déplacer la pierre, pour lire la ligne gravée sur la tranche où Tonnelier avait cru lire le nom d'Émilion et le millésime « 1014 ». Une première numérisation, réalisée le 9 février 2009 par Pascal Mora et Loïc Espinasse (Plate-forme technologique 3D, cellule Archéotransfert, UMR Ausonius), s'est limitée à l'acquisition de la face de l'inscription. Le scan de la tranche a été réalisé le 9 novembre 2009, par Pascal Mora et Robert Vergnieux (Plate-forme technologique 3D, UMR Ausonius) après dégagement de la terre sur laquelle repose la pierre et sur une profondeur d'une quinzaine de centimètres. Le remblai, meuble, sableux et constitué de matériaux divers (pierres calcaires dégradées et humides, tuiles, sédiment sableux) a révélé un maigre mobilier d'époque moderne



Acquisition de la tranche de l'épitaphe par scanner (P. Mora et R. Vergnieux, Plate-forme 3D-cellule Archéotransfert, UMR Ausonius, Cliché F. Boutolle).



Saint-Emilion - Epitaphe de Costaulus - Visualisation du modèle 3D de la face de l'épitaphe (réalisation P. Mora).

(fragments de céramiques, un fragment de verre, ossements animaux et un os humain -phalange du carpe ?). Une conduite d'évacuation des eaux en PVC a aussi été mise au jour sous la dalle. Des cales de bois ont été posées et laissées au pied de la dalle pour éviter tout glissement. Le modèle 3D issu des deux acquisitions a ensuite été soumis à des traitements infographiques sur une application développée par Romain Vergne (laboratoire bordelais de recherches en informatique, université Bordeaux I, travaux réalisés dans le cadre du projet SEARCH, ANR-09-CORD-019) sur logiciel Meshlab permettant d'affiner le déchiffrement des parties les plus effacées.

Au final, aucun des procédés de visualisation ne fait ressortir de traces, même infimes, du nom d'Émilien

et du millésime 1014 qu'avait cru lire P. Tonnelier. En revanche, par l'analyse paléographique, linguistique et littéraire de l'inscription, grâce aussi aux comparaisons menées dans la base de données épigraphiques constituée au CESC de l'université de Poitiers, Cécile Treffort considère que cette belle inscription ne peut pas être antérieure au milieu du XIIe siècle.

Boutouille Frédéric
avec la collaboration de Cartron Isabelle

- TONNELIER, P. *Le témoignage de l'épitaphe d'Aulus. Dans la catacombe de St-Emilion*, Société d'histoire et d'archéologie de Saint-Émilien, 1976.
- FAVREAU, R. Dordogne, Gironde, *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, 5, Poitiers, 1979, n°30, p. 118.

SAINT-ÉMILION Château Franc-Mayne (Coutet)

Le projet de construction d'un hangar, à proximité d'un relais de poste du XVIe siècle et d'une route dénommée « voie romaine », a provoqué la prescription d'un diagnostic archéologique.

Trois tranchées positionnées en fonction des futures fondations ont été menées. Un remblai calcaire de surface, très compact, couvre des sédiments argilo-

limoneux contenant des poches charbonneuses et du matériel contemporain : débris de briques mécaniques, ardoises, clous, rafia de vigne, etc. ; une couche déliquescence précède le substrat calcaire du plateau. Aucun élément ancien n'a été observé.

Cambra Patrice



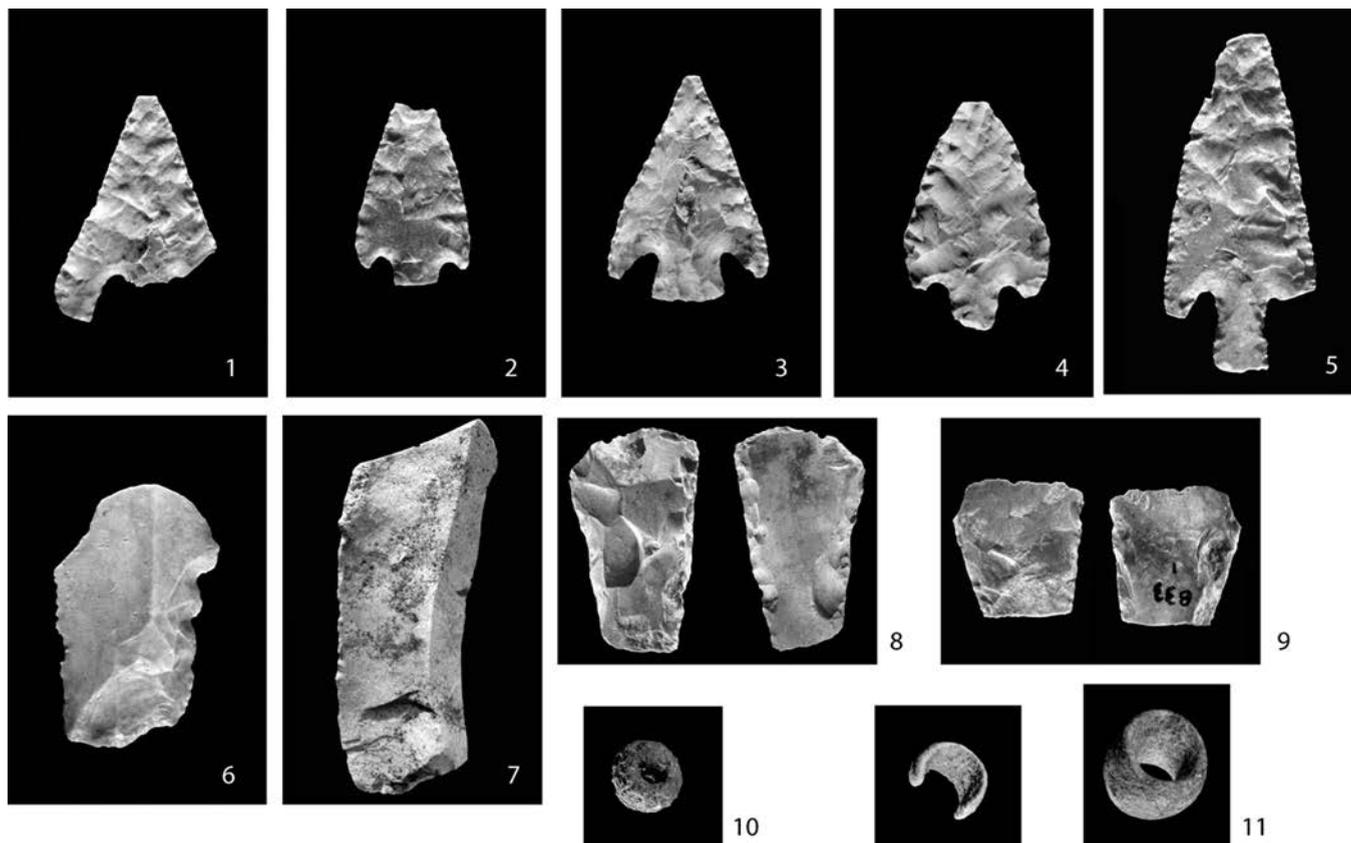


Néolithique final
Chacolithique-Campaniforme

SAINT-LAURENT-MÉDOC Le Tumulus des Sables

Nous avons réalisé la quatrième campagne de fouille de cette sépulture collective réutilisée par les Campaniformes. Son originalité principale réside dans son mode de construction en matière périssable. Cette opération comprend en réalité deux secteurs distincts. La chambre funéraire et la zone extérieure principalement conservée dans le secteur sud.

La chambre sépulcrale, qui s'étend sur une quinzaine de m², livre encore de nombreux vestiges osseux qui, à l'exception des plus petits – éléments des extrémités et dents - sont fortement fragmentés. Leur dispersion est également importante. Nous avons mis au jour une connexion anatomique entre deux vertèbres, c'est l'unique contact articulaire encore préservé. Cette



0 ————— 3cm



13

- 1 - 5 : Flèches à ailerons et pédoncule
- 6 : Denticulé
- 7 : Lamelle brute
- 8 - 9 : Armatures tranchantes
- 10 : Perle en lignite
- 11 : Perles en calcaire
- 12 : Dentale
- 13 : Perles en stéatite





dispersion, associée à la fragmentation, témoignent d'un brassage important des couches sépulcrales en relation avec le fonctionnement de la tombe, l'action des phénomènes taphonomiques, ceci étant facilité par la fluidité du sédiment sableux. Si le dépôt funéraire n'est pas en place, la sépulture n'est toutefois pas totalement remaniée comme l'attestent certains effets de paroi très nets. L'exploration du secteur ouest a livré quelques pierres éparses seulement. Aucun indice d'un aménagement n'a pu être identifié dans ce secteur. Les vestiges mobiliers semblent moins nombreux, mais avec une fréquence plus importante, quoique toujours minoritaire, de céramiques attribuables à la fin du Néolithique. Jusqu'à maintenant ils étaient issus de la zone intermédiaire entre les deux secteurs, mais dorénavant on les retrouve dans la partie centrale de la sépulture. S'ils sont issus principalement de la partie inférieure du remplissage, certains reposaient plus hauts. L'absence de stratigraphie est évidente (cf. brassage ci-dessus évoqués). Il ne fait plus aucun doute que ce lieu funéraire a été fréquenté initialement à la fin du Néolithique, ce qui corrobore les pratiques funéraires reconnues pour les Campaniformes dans ce contexte. L'une des interrogations concerne l'architecture néolithique. Elle n'est pour l'instant documentée par un aucun indice. Nous pensons que la zone cendreuse, sous la couche funéraire dans la bande 44 pouvait témoigner de la combustion d'une structure en bois, mais elle semble ne pas trop s'étendre en dehors de ce secteur.

Le secteur sud a été largement ouvert notamment au sud et à l'ouest, ceci sur un peu plus de 100 m². Il ne présente aucun indice d'une utilisation funéraire, mais il a fourni de nombreux vestiges, dont notamment quelques ossements humains et des

dentales interprétés comme issus d'une vidange de la sépulture. Un empilement de dalles constituerait le vestige d'un parement à la fonction encore obscure. Les observations les plus discriminantes entre les deux secteurs sont la forte présence de pierres, le nombre important de tessons et d'éléments de parure. On remarque une forte dispersion des pièces lithiques et à l'inverse une relative concentration des éléments de parures et de poteries.

Les vestiges archéologiques non osseux récoltés dans la sépulture sont moins nombreux que les années précédentes, ceci en raison d'un dégagement qui a principalement porté sur les secteurs marginaux et sur la base du niveau funéraire. Des boutons en « V » de petites tailles, une perle en variscite, un denticulé et quelques lamelles en silex viennent compléter la collection. En revanche au nord, les vestiges sont nombreux et variés avec des artefacts en silex avec quelques outils (talon de hache, quatre pointes de flèches à ailerons et pédoncules,...) de la parure (perles discoïdales en stéatite, dentales) et surtout de nombreux tessons de céramique très altérés pour la plupart et qui témoignent de la présence de nombreuses poteries qui se situent dans une fourchette chronologique large entre le Néolithique récent et final.

Cette structure funéraire livre une précieuse documentation sur les aménagements et le fonctionnement de ces sépultures. Il subsiste toutefois des interrogations portant principalement sur les architectures que nous essaierons de lever lors d'une prochaine et probablement ultime opération.

Courtaud Patrice,
Chancerel Antoine, Cieselski Elsa

SAINT-LOUBÈS Chemin de Poumey

La parcelle diagnostiquée jouxte, au nord, les terrains destinés à l'établissement d'un lotissement. Ces derniers, situés à proximité d'une nécropole du Haut Moyen Âge et d'un établissement gallo-romain, ont eux-mêmes fait l'objet d'une reconnaissance archéologique en 2008.

Trois sondages, ouverts sous forme de tranchées, n'ont livré aucun élément archéologique.

Charpentier Xavier

- CHARPENTIER X. Saint-Loubès, Chemin de Loustalos, Bilan scientifique de la région Aquitaine 2008, Bordeaux, 2010, p 92.





SAINT-LOUBÈS

Chemin du Roy

Cette opération de diagnostic archéologique fait suite à une demande de permis de construire pour deux maisons individuelles.

L'intervention s'est déroulée du 28 au 30 septembre 2009. Le projet se situe dans une zone où des vestiges gallo-romains ont été découverts (100 m plus au sud).

Douze tranchées ont été réalisées représentant une surface de 292 m² c'est-à-dire 7,3 % de la totalité du projet (4007 m²). Quelques fragments de céramique et de silex datant de la Protohistoire ancienne (Néolithique - Bronze) constituent un « bruit de fond »

indiquant probablement la proximité d'un site de cette période mais aucun aménagement n'a été découvert.

A l'extrémité orientale, la découverte d'un fond de fosse d'époque gallo-romaine, suggère également la proximité d'une occupation de cette période mais le caractère isolé de cette structure et l'absence de mobilier gallo-romain dans l'environnement, ne permettent pas d'envisager un site sur la parcelle même.

Sandoz Gérard

SAINT-MAGNE-DE-CASTILLON

La Grave

Cette opération de diagnostic archéologique a été prescrite dans un secteur favorable aux occupations paléolithiques du fait d'un projet d'aménagement d'une station d'épuration.

Neuf sondages ont été réalisés sur une superficie totale de l'emprise sondée, soit 8 600 m² (ou 4,7 %) des 10 260 m² de l'emprise du projet d'aménagement.

Le diagnostic a permis de mettre au jour une ancienne gravière exploitée dans les années

1950, ce qui a entraîné la destruction des niveaux stratigraphiques pléistocènes et holocènes. La terrasse a été atteinte systématiquement, à moins de 30 cm sous la couverture végétale. Une décharge sauvage moderne a même été découverte au nord-ouest de l'emprise à 40 cm de profondeur. Aucune structure ni vestige archéologique n'ont pu être de ce fait repérés.

Defaye Sophie

SAINT-SULPICE-ET-CAMEYRAC

Rue de Peyjouan

Cette opération de diagnostic archéologique, faisant suite à une demande de permis de construire une maison individuelle s'est déroulée du 14 au 15 septembre 2009.

Le projet se situe dans une zone où des vestiges gallo-romains ont été découverts, en particulier au XIXe siècle, dans le cimetière de Saint-Sulpice où des sépultures antiques ont été retrouvées.

Les deux parcelles concernées sont de faible superficie (790 m²). Il y a été réalisé quatre sondages représentant une surface de 46 m² c'est-à-dire 5 % de la totalité du projet. Aucun élément d'occupation humaine ancienne n'a été recueilli.

Sandoz Gérard





Moyen Âge,
Période récente

LA TESTE-DE-BUCH Rue Chanzy

Ce diagnostic a été réalisé en janvier 2009 sur une parcelle de 1777 m² située sur la partie nord du zonage archéologique. Il a permis de mettre en évidence une prolongation du périmètre urbain médiéval au nord/est de l'ensemble château/église paroissiale dans un secteur proche du paléorivage. Quatre tranchées ont été réalisées. Elles ont permis, notamment, de fixer une limite de l'occupation au nord/ouest de la parcelle et qui peut correspondre à celle de l'agglomération médiévale dans ce secteur de la ville.

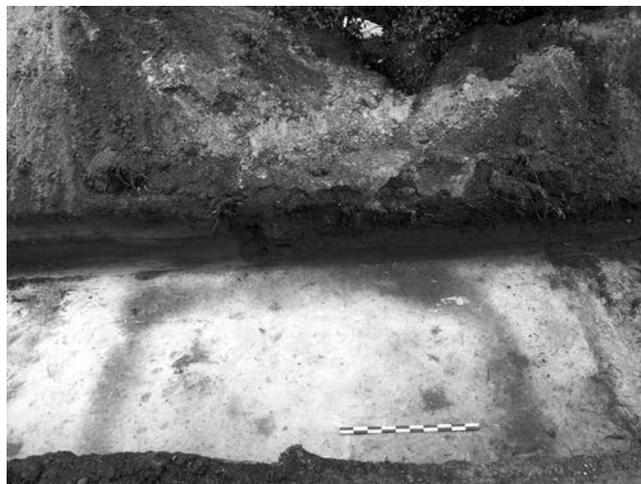
Comme sur les autres sites de la ville déjà diagnostiqués, la première phase d'occupation correspond à la période mérovingienne, ensuite la chronologie s'étale sans interruption sur tout le Moyen Age et jusqu'à l'époque contemporaine. Le substrat naturel du site est constitué d'une épaisse couche de sable blanc sans doute d'origine éolienne recouvrant un niveau uniforme d'aliôs. C'est cette strate de sable qui a révélé de nombreuses structures fossoyées (trous de poteaux, tranchées, fosses) matérialisant plusieurs bâtiments de différentes époques. Les vestiges découverts appartiennent très certainement à une zone d'habitat. Les empreintes de bâtiments retrouvées matérialisent des maisons construites à partir de poteaux porteurs ou de sablières basses. Certaines fosses ont livré des éléments de terre cuite présentant, au revers d'une face lisse, des empreintes de végétaux, il s'agit vraisemblablement de fragments de torchis. C'est la première fois que ce type de matériau est découvert à La Teste. Malgré l'absence d'argile utilisable dans le sous-sol local, certains bâtiments n'étaient pas totalement en bois et utilisaient une architecture mixte (bois et terre). Il est possible que ces constructions témoignent de la présence d'une classe sociale plus aisée dans ce secteur de la ville médiévale.

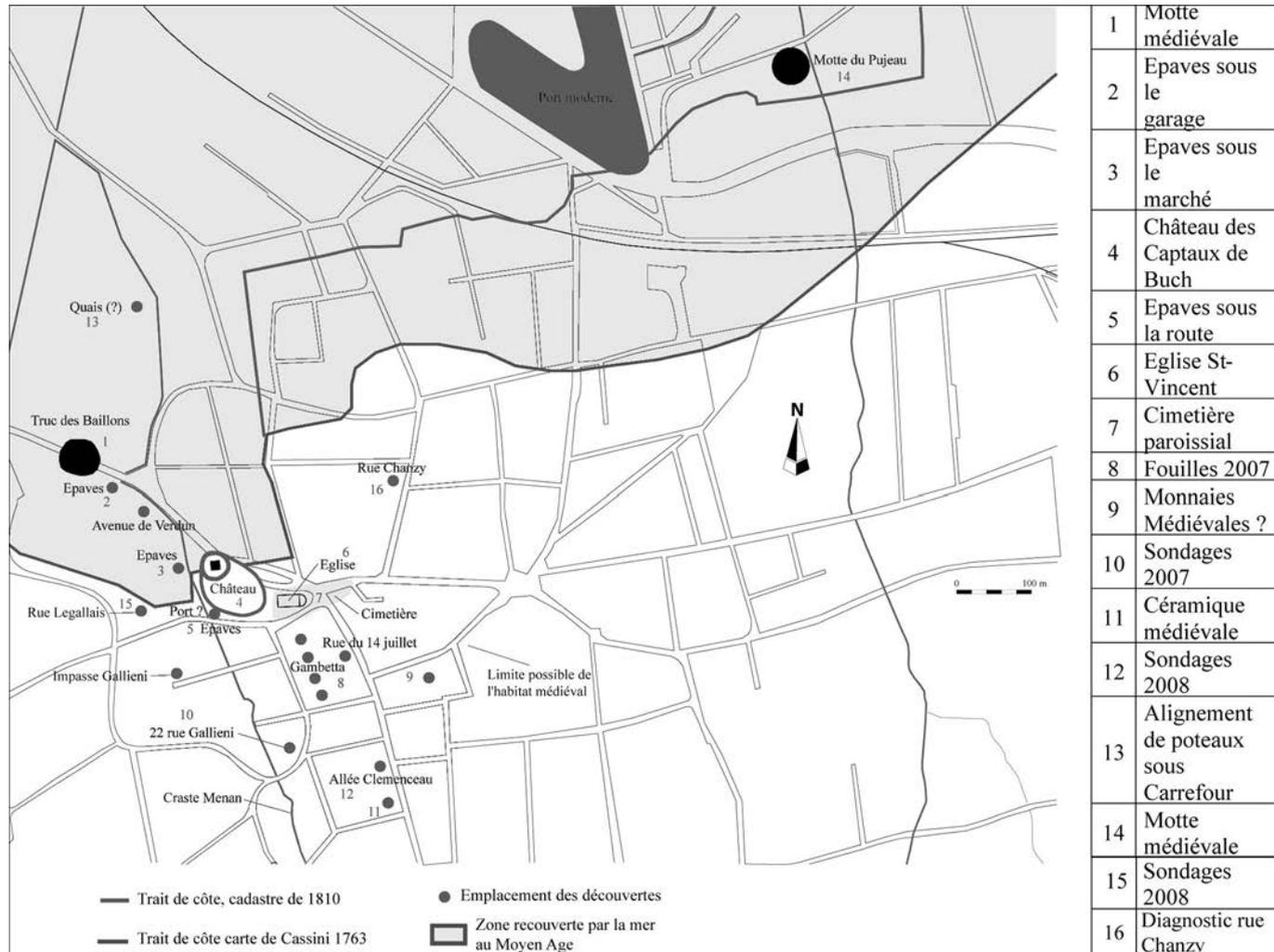
Le mobilier mis au jour est essentiellement constitué par de la céramique domestique, toutefois quelques objets sortent de l'ordinaire comme la très belle plaque-boucle médiévale en bronze doré découverte au sein d'une fosse.

Ce quatrième diagnostic réalisé sur l'emprise du périmètre historique supposé de la ville de La Teste de Buch apporte un certain nombre d'informations qui viennent compléter utilement nos données sur l'urbanisation médiévale. Il a permis notamment d'étendre le périmètre urbain médiéval sur une zone qui était considérée jusqu'à présent et à tort, comme étant soumise aux fluctuations des marées.

Jacques Philippe

*Ci-contre, en haut : bouche médiévale (XIIIe/XIVe siècles).
en bas : empreinte d'un bâtiment (XVe siècle).*





La Teste-de-Buch - Carte générale.

Âge du Bronze, gallo-romain,
Moyen Âge, période récente

LA TESTE-DE-BUCH Rue Edmond Doré, Ecole Gambetta

La future restructuration du groupe scolaire Gambetta a entraîné un diagnostic qui a été réalisé en juillet 2009. Il vient en complément de la fouille programmée de 2007 qui s'est déroulée sur cette même parcelle.

Les éléments les plus anciens correspondent à quelques tessons de l'Âge du Bronze découverts hors contexte dans les couches historiques. La phase antique est également caractérisée par un peu de mobilier (céramique commune, fond d'assiette sigillée et deux monnaies du Bas Empire), également retrouvé hors stratigraphie.

C'est le Haut Moyen Âge qui marque le véritable début de l'occupation du site. Cette phase est matérialisée par la découverte de fragments de céramiques uniquement dans les US au contact du

substrat naturel. Dans l'espace des tranchées de sondage une seule fosse a pu être rattachée à cette période.

Les premières structures identifiables appartiennent au Bas Moyen Âge. Il s'agit notamment de trous de poteaux et de fosses qui déterminent l'emplacement d'au moins un bâtiment édifié sur poteaux porteurs. La céramique associée à cette phase a révélé pour le XIVe siècle quelques importations de Sadirac et de Lamérac. Le reste du mobilier est constitué de quelques monnaies de billon (XIIe/XIIIe siècles), d'une boucle de ceinture en bronze (XIIIe/XIVe siècles) et d'une contre plaque finement incisée en bronze doré.

Au milieu du XVIe siècle une sépulture est implantée (sud de la parcelle) dans une zone assez éloignée du cimetière paroissial. La position du squelette sur le



ventre, son orientation nord/sud et sa chronologie font penser aux guerres de religion sans que nous puissions valider cette hypothèse pour l'instant.

C'est dans le courant de la première moitié du XVIIe siècle que de nouveaux aménagements sont réalisés. Dans le nord de la parcelle la mise au jour de deux lits d'argile parallèles, est le témoignage de l'implantation d'un bâtiment édifié sur sablières basses. Au sud, l'occupation est encore plus dense avec le creusement de nombreux trous de poteaux et de fosses. Toutes ces structures semblent chronologiquement contemporaines. Elles occupent un linéaire minimum de 24 m sur l'axe nord/sud. Le bâti bois de cette époque semble prendre le relais de celui du Moyen Âge au même endroit. Cette période moderne a également révélé deux fosses profondes qui descendent dans la nappe phréatique et qui contiennent chacune deux barriques emboîtées l'une dans l'autre. Ces aménagements correspondent très certainement à des puisards ou à des restes de latrines.

Au XVIIIe siècle une réorganisation complète de cette zone va s'opérer, les constructions en bois du sud de la parcelle vont disparaître au profit d'un jardin alors que la partie nord voit l'édification d'un premier bâtiment en dur dont quelques empreintes ont été mises au jour. A l'extrême fin de ce siècle, ce premier édifice est remplacé par le presbytère qui est une vaste maison dont l'ensemble des fondations est parfaitement conservé sous le goudron de la cour. Ce dernier bâtiment disparaîtra au début du XXe siècle pour faire place à l'école Gambetta inaugurée en 1910.

Comme sur les autres sites du centre ville déjà sondés, c'est la phase médiévale qui, ici, marque la structuration de l'habitat urbain, avec toutefois une occupation inégalement répartie. En effet certains secteurs recèlent une densité de vestiges peu importante alors que d'autres ont révélé de nombreuses structures, témoignage d'une occupation plus dense. Cette physionomie de vestiges semble déterminer des îlots d'habitat.

*La Teste-de-Buch - Rue Edmond Doré, école Gambetta.
Fosse moderne recouvrant une fosse contenant une double barrique.*





Alors même que les premiers bâtiments en pierres apparaissent au tout début du XVII^e siècle à La Teste, il est intéressant de noter ici la permanence de l'architecture de bois, depuis le Moyen Âge jusqu'à la fin de la période moderne.

La seconde moitié du XVIII^e siècle marque un tournant décisif dans l'urbanisme de cet îlot. En effet, les constructions en bois disparaissent au profit d'édifices en pierres situés plus au nord. S'agit-il d'un hasard ou d'un véritable programme architectural ?

Il est difficile actuellement de trancher définitivement, toutefois l'implantation, au Sud, de l'hôtel de Caupos (Mairie actuelle, XVII^e/XVIII^e siècles) n'est peut-être pas étrangère à cette métamorphose du quartier.

Jacques Philippe

*La Teste-de-Buch - Rue Edmond Doré, école Gambetta.
Boucle médiévale (XII^e/XIV^e siècles).*

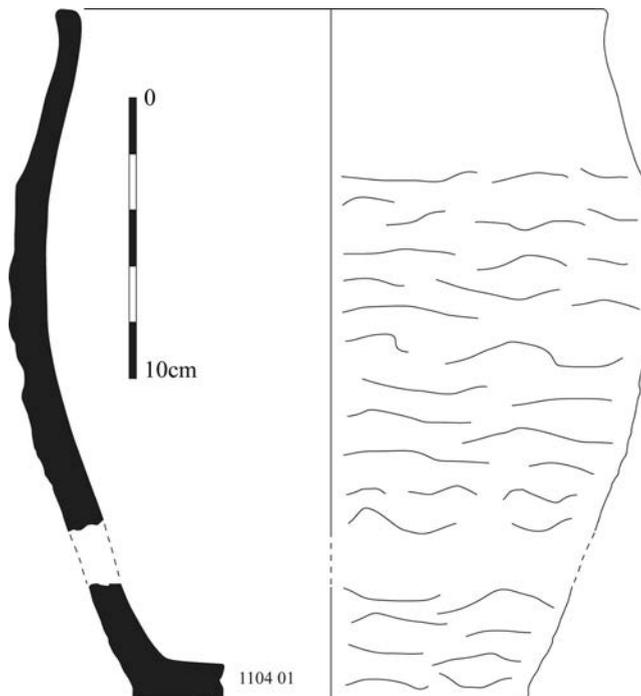


Âge du Bronze, Moyen Âge,
Période récente

LA TESTE-DE-BUCH Impasse Gallieni

Ce diagnostic a été réalisé en juillet 2009 sur une parcelle de 768 m² située à la limite Ouest du zonage archéologique de l'agglomération testérine. Elle se trouve à proximité immédiate du paléorivage plus ou moins défini grâce à la cartographie ancienne et également aux sondages réalisés en septembre 2008 sur une vaste parcelle d'un hectare occupée par le centre commercial Captal et qui se trouve juste au nord de notre intervention de juillet 2009.

La découverte majeure de ce diagnostic est la mise au jour d'une importante structure fossoyée qui couvre toute la partie ouest de la parcelle. Cette excavation a une profondeur de plus de 1,50 m et une largeur dépassant 8 m, avec une seule berge (Est) reconnue. Les nombreux dépôts de végétaux retrouvés et les couches de tourbe observées indiquent que cette excavation a drainé de l'eau suivant un axe sud/nord en direction du rivage proche. Il est pour l'instant difficile de savoir si nous sommes en présence d'un paléochenal, d'une paléorivière ou des deux combinés. La chronologie de fonctionnement de cet ancien cours d'eau nous a été fournie par la céramique découverte dans la partie inférieure du comblement, elle remonte à l'Âge du Bronze (Moyen ?) avec notamment la présence d'un vase à décor de pastillages. Cette structure va rapidement se combler par l'apport de



Vase de l'Âge du Bronze à décor de pastillages.





sédiments tourbeux et sableux qui ont piégé de très nombreux végétaux. Une dernière couche tourbeuse vient sceller l'ensemble, toujours semble-t-il à l'Âge du Bronze (final ?). Cette découverte nous amène à reconsidérer la forme du trait de côte de ce secteur. En effet jusqu'à présent la forme d'estuaire qui semble caractériser cette zone était attribuée à la période historique sans doute marquée par le débouché des différents petits ruisseaux de drainage (crastes). Il est maintenant possible de présenter une autre hypothèse avec un contour côtier issu de la Protohistoire ou de la fin de la Préhistoire. Cette configuration pourrait bien être à l'origine des implantations humaines anciennes découvertes dans ce secteur de la ville.

C'est donc la première fois que de la céramique de l'Âge du Bronze est découverte *in situ* dans le centre ville de La Teste. Cette découverte est à rapprocher du niveau du Premier Âge du Fer mis au jour 100 m au nord lors du diagnostic réalisé en septembre 2008 rue Legallais (Centre Captal). Il semble donc que ce secteur de la ville recèle une occupation protohistorique à ce jour insoupçonnée et dont l'importance et l'emprise sont actuellement inconnues.

Après le comblement de ce paléochenal ou paléorivière, suit une phase d'abandon. L'occupation de ce site ne va reprendre qu'à l'époque

mérovingienne. Cette dernière phase est caractérisée par de la céramique et au moins une fosse. Le Bas Moyen Âge (XIIe/XIVe siècles) est représenté par de la céramique éparse, quelques lambeaux de niveaux et un alignement de structures fossoyées, caractérisant la présence d'au moins un bâtiment dans ce secteur. Même si la phase médiévale présente ici n'est pas aussi importante que sur d'autres secteurs de l'agglomération (allée Clemenceau, école Gambetta, rue Chanzy...) elle montre tout de même la prolongation de l'agglomération médiévale plus à l'ouest de nos premières hypothèses d'emprise.

La phase moderne/contemporaine est caractérisée par des alignements de trous de poteaux qui matérialisent la présence d'au moins un bâtiment en bois sur poteaux porteurs.

Ce septième diagnostic réalisé dans le centre urbain de La Teste-de-Buch nous montre une fois de plus notre méconnaissance aussi bien sur les différentes phases d'occupation que sur l'évolution géomorphologique de l'agglomération au cours des siècles. Ainsi ces lacunes commencent à se combler de diagnostics en opérations préventives.

Jacques Philippe

Moyen Âge,
période récente

LA TESTE-DE-BUCH Rue du 14 juillet

Ce diagnostic a été réalisé au mois de février 2009 sur un regroupement de parcelles, couvrant 1869 m², situé au centre du bourg médiéval de La Teste et au sud de l'église paroissiale. Il avait pour objectif principal de déterminer l'état de conservation des vestiges sous-jacents, afin de définir la pertinence d'une éventuelle fouille préventive. La présence de nombreux bâtiments, encore en place, a fortement diminué les fenêtres de sondage, en conséquence il a été assez difficile de cerner correctement la véritable potentialité de ce site.

Le substrat du site est constitué d'une couche de sable brun/gris de 0,60 m d'épaisseur (niveaux archéologiques) qui recouvre la strate naturelle d'alias.

Comme sur l'ensemble des autres sites sondés dans le centre ville de La Teste, la première phase d'occupation est datée du Haut Moyen Âge avec la présence d'au moins deux à trois bâtiments et de quelques couches d'occupation. Le Bas Moyen Âge est également attesté avec des vestiges plus ou moins disséminés. Les structures retrouvées concernent des fosses et des trous de poteaux visibles uniquement dans le substrat naturel (alias). Le comblement d'un de ces trous de poteaux a révélé de nombreux fragments

de terre cuite assimilables à des restes de torchis. Il semble donc que nous soyons en présence ici d'un bâtiment sur poteaux porteurs et dont les parties vides des murs étaient comblées par un mélange de végétaux et d'argile lissée à l'extérieur.

La phase moderne a fortement perturbé les vestiges médiévaux, en effet de nombreuses fosses ont été creusées à travers les couches archéologiques jusque dans le substrat d'alias. La destination de ces fosses est énigmatique. Le mobilier retrouvé est assez diversifié avec une grande proportion de céramiques mais également quelques objets métalliques comme un petit poids en plomb estampillé d'une fleur de lys et un plomb de marque de fabrique posé en 1760 par la communauté des drapiers de Montauban pour un chargement de draps. Il est possible qu'une activité commerciale se soit développée dans le courant du XVIIIe siècle dans ce secteur de l'agglomération.

Même si ici les vestiges médiévaux sont moins bien conservés que sur d'autres sites du centre ville de La Teste, ils matérialisent tout de même la continuité d'occupation entre l'église paroissiale Saint-Vincent située au nord et au sud l'habitat médiéval de l'allée Clémenceau fouillé en 2008.

Jacques Philippe





Moyen Age ,
Période récente

LA TESTE-DE-BUCH Avenue de Verdun

Ce diagnostic a été réalisé en décembre 2009 sur un terrain de 1221 m² situé à la limite ouest du zonage archéologique de l'agglomération testerine. Le site de notre intervention se trouve dans un secteur soumis à l'influence des marées jusqu'au milieu du XIXe siècle à proximité immédiate du paléorivage. Ce dernier a été plus ou moins défini grâce à la cartographie ancienne et également aux sondages réalisés en septembre 2008 sur une vaste parcelle d'un hectare occupée par le centre commercial Captal et qui jouxte, à l'est, le diagnostic de décembre 2009.

Cette opération confirme et complète utilement les observations effectuées lors du diagnostic du Centre commercial Captal. L'ensemble des sondages a révélé un milieu semi-maritime. Les dépôts marins et des cours d'eau environnant ont ainsi exhausé le terrain de presque 1,70 m. Malgré son emplacement en avant du trait de côte cette zone a été fréquentée au Moyen Âge et à l'époque moderne.

La structure la plus caractéristique a été mise au jour dans la partie ouest de la parcelle. Il s'agit vraisemblablement de la berge d'un petit ruisseau (*craste* dans la région). Le report de cette découverte sur le plan général montre une corrélation avec l'axe du ruisseau retrouvé en 2008 lors des sondages du Centre Captal. La découverte, dans le comblement, d'un deuxième battoir de lavandière (en complément de celui découvert en 2008) renforce cette hypothèse ainsi qu'une de ses fonctions avec vraisemblablement un lavoir installé en amont. Ce ruisseau ne semble plus fonctionner au XVIIIe siècle, peut-être est-il dévié vers un ruisseau plus important.

Ce huitième diagnostic réalisé dans le centre urbain de La Teste-de-Buch complète l'évolution géomorphologique de l'agglomération et plus particulièrement celle de son réseau hydrographique.

Jacques Philippe

Âge du Fer

VAYRES Avenue du Thil

Dans le cadre de l'agrandissement de la station d'épuration de Vayres, des sondages de diagnostic ont été réalisés sur une parcelle de 2000 m², sous la forme de trois tranchées. Elles ont révélé une séquence sédimentaire d'alluvions fine, contenant deux horizons archéologiques. Attribuées à la fin de la période gauloise, ces découvertes ont justifié la prescription d'une fouille.

Les fouilles réalisées à Vayres « Avenue du Thil », dans des conditions d'intervention souvent difficiles, ouvrent une petite fenêtre, inférieure à 1000 m², sur l'historique du peuplement de cette région de la basse vallée de la Dordogne.

Le secteur observé se trouve en marge de la basse plaine inondable, au pied d'une éminence formée par les terrasses alluviales anciennes, dessinant des « marches » parallèles à la rivière. La géomorphologie montre qu'au début de l'Holocène, les reliefs étaient plus accentués qu'aujourd'hui, avec des terrasses un peu plus élevées, et surtout avec une plaine alluviale plus profonde. Celle-ci s'est progressivement comblée de limons de débordement et d'argiles fines, selon une dynamique qui est toujours à l'œuvre lors des crues. Dès les périodes anciennes, la présence de sédiments graveleux au pied du rebord de terrasse montre

l'existence d'une dynamique d'érosion canalisée, qui se manifeste, semble-t-il, par la stabilisation progressive d'un chenal, dont le tracé est nettement affirmé dans les horizons postérieurs aux fossés protohistoriques. Dans l'évolution de ce drain naturel, ces structures ont probablement intégré cette contrainte dans la structuration de l'espace.

Dans cet enregistrement sédimentaire dilaté sur près de 2 m, la stratigraphie montre deux périodes d'occupation assez nettement séparées en altitude, mais faiblement distinctes au sein des sédiments, qui demeurent quasiment invariants sur tout le profil.

Les niveaux inférieurs, vers 0,70 m de profondeur, contiennent, de manière isolée et sporadique, des amas de tessons correspondant souvent à de gros fragments de vases, qui ont pu être rejetés là depuis un habitat proche, ou apportés par des dynamiques de colluvionnement en masse. Ils permettent de dater une première phase d'occupation, qui se situe pendant le deuxième quart du premier siècle avant notre ère (La Tène D). La collection confirme l'existence d'une production potière locale dont le style et la technologie sont bien affirmés. La bonne représentation des amphores pourrait aller de pair avec la proximité d'une zone portuaire, dont l'existence est supposée,





à la confluence entre Dordogne et Gestas, au pied du Château de Vayres (fouilles Ch. Sireix).

Après un épisode sédimentaire sub-stérile, qui peut signer un certain hiatus dans l'occupation du site, une seconde phase d'occupation se manifeste par la mise en place d'un système de fossés et par des structures en relation avec des travaux de mise en valeur agricole (foyers d'essartage). Deux épisodes se succèdent dans cette phase, probablement sans hiatus, comme l'indique le respect des plans antérieurs. Des fossés sinueux semblent précéder la mise en place de fossés rectilignes, au sein d'un parcellaire probablement assez vaste, mais dont on ne peut préjuger à partir du décapage observé. En l'absence de mobilier dans les structures, on ne dispose pas d'argument de datation directe. Cependant, compte tenu de leur enfouissement (niveau d'ouverture vers -50 cm) et de la proximité de l'horizon archéologique inférieur qui a

été entaillé, l'écart chronologique n'est probablement pas très grand avec les niveaux inférieurs. En d'autres termes, on considère comme hautement probable que ces fossés appartiennent à la fin de la période gauloise ou aux débuts de l'Antiquité (transition entre plans sinueux et rectilignes), même s'il demeure possible qu'ils puissent être un peu plus tardifs. Une attribution postérieure à l'Antiquité serait toutefois aberrante en regard de la stratigraphie.

Les remontages céramiques ont permis de constituer un large référentiel (A. Zobri), qui abonde la connaissance des productions locales de céramique « grise de Vayres », tant du point de vue de leurs formes que de leur technologie.

Prodéo Frédéric et
Zobri Amar



N°Nat.						N°	P.
25154	Secteur Médoc	Prospections	LOURENCO Jean-Marie	BEN	PRM	58	105
25516	Entre-Deux-Mers, Canton de Targon	BELLEFOND, CESSAC, COURPIAC	BARON Damien	SUP	PRD	87	107

SECTEUR MÉDOC Prospections

La deuxième campagne de prospection portant sur le secteur du Médoc a livré des résultats sur le littoral nord de la commune de Montalivet.

En décembre 2009, après une série de marées de forts coefficients combinées à un vent d'ouest soutenu, un paléosol tourbeux a été désensablé. À quelques mètres du pied de dune, à 15 cm de profondeur, un petit dépôt du Bronze moyen a été découvert.

L'ensemble présente 21 éléments : 1 hache médocaine à bords droits, 1 hache à talon, 2 talons cassés, 3 tranchants cassés (1 de hache à talon, 2 de hache médocaine), 1 fragment de hache à talon, 3 autres de hache médocaine, 3 bracelets, 5 fragments de bracelets. Les deux haches complètes composant cet ensemble étaient fichées, tranchants

dans le sable, verticales, talons dirigés vers le haut, les autres éléments fragmentés disposés autour. Trois bracelets entiers étaient placés sur les talons des haches, assurant à l'ensemble du dépôt un maintien et une ligature relative.

Si les conditions de fouille, loin d'être optimales, n'autorisent pas une grande finesse d'observation, notamment sur la disposition des objets fragmentés, l'absence de contenant céramique est néanmoins une quasi-certitude et seule une enveloppe, en une matière périssable, reste envisageable. Il est toutefois à signaler la présence de morceaux de poterie à gros pastillages pris dans les argiles probablement depuis fort longtemps, dans un rayon de 10 m autour du dépôt.



Montalivet - Dépôt de l'Âge du Bronze moyen.

Dans le Nord-Médoc et notamment le long de la zone côtière, les découvertes sporadiques d'objets en bronze participent depuis longtemps à l'enrichissement archéologique de la Gironde. L'intérêt particulier de ce dépôt tient à son mode d'enfouissement atypique. Il alimente de ce fait réflexions et interrogations.

Les objets ont-ils été assemblés par les courants dans une cuvette naturelle après la destruction du dépôt par les vagues ou doit-on y voir une cachette intentionnelle de bronzier ?

La position verticale des haches, l'effet liant des bracelets et l'absence de contenant céramique dans un

environnement qui n'était sans doute pas proprement marin il y a 3500 ans, plaident en faveur d'un dépôt en position primaire.

Ce dépôt pouvait-il présenter un caractère temporaire ? La relative homogénéité des poids de la majorité des fragments permet d'envisager une volonté d'utilisation postérieure, par exemple une refonte.

Lourenço Jean-Marie





Toutes périodes

ENTRE-DEUX-MERS Canton de Targon Communes de Cessac, Courpiac et Bellefond

Deux campagnes de prospection pédestre diachronique ont été réalisées au cœur de l'Entre-Deux-Mers dans le canton de Targon, sur les communes de Cessac, Courpiac et Bellefond, le long du ruisseau de l'Engranne.

Menées entre le printemps et l'automne 2009 dans le cadre d'un mémoire de Master II Archéologie, elles sont venues s'insérer dans l'étude de l'occupation du sol de cette même zone de la Préhistoire à la fin de l'Antiquité.

Ces prospections systématiques, ont livré un mobilier abondant et diversifié, parmi lequel 631 éléments ont pu être analysés et datés. Si la céramique commune domine l'ensemble, la nature des vestiges traduit elle aussi cette variété : outils paléolithiques et néolithiques, fragments d'amphore, de tegulae, ainsi qu'une probable meule d'époque gallo-romaine, une hypothétique cuillère à fard en bronze ou un instrument de chirurgie de même époque, et des monnaies de cuivre modernes. La chronologie s'étend ainsi du Paléolithique moyen, voire ancien, jusqu'à la fin de l'époque moderne, avec une certaine rareté d'indices antiques et une absence quasi-certaine d'éléments du Haut Moyen Âge.

Quelques concentrations de mobilier ou ensembles cohérents ont été repérés à l'échelle d'une parcelle ou d'un champ, dans la plaine alluvionnaire de l'Engranne et ses abords immédiats. Ils se répartissent entre le Moyen Âge (XIe-XIIIe puis XIVe-XVe siècles) et l'époque moderne (XVIe-XVIIe siècles).

D'autre part, trois indices de sites sont à envisager, eux aussi au voisinage du ruisseau. Le premier se résume à de fines traces protohistoriques entre Courpiac et Bellefond (deux bords ainsi qu'un fragment de Dressel 1 attribués à la fin du Second Âge du Fer), qui constituent à ce jour les seuls éléments connus d'une présence gauloise dans ces communes. Nous y supposons l'emplacement d'une petite ferme de la fin du Second Âge du Fer ou du début de l'époque gallo-romaine. Un second site semble se dessiner au lieu-dit *Tertre de la Bertouse* à Courpiac, à proximité d'une motte médiévale où un mobilier très fourni des XIIIe-XVe siècles a été ramassé. Enfin, à l'est du hameau de *la Goilane* à Bellefond, la cohérence du matériel (XVIe-XVIIe siècles avec peut-être des éléments plus précoces) laisse entrevoir une probable petite ferme d'époque moderne.

Baron Damien

Ayguemorte-les-Graves, Beautiran, Cadaujac, Saint-Médard-d'Eyrans Prospection diachronique

Dans le cadre d'un mémoire de Master II portant sur l'occupation du sol des communes voisines d'Isle-Saint-Georges, de la Protohistoire à l'Antiquité gallo-romaine, un programme de prospection s'est révélé

nécessaire. Cependant, ce dernier n'a pu aboutir et a, par conséquent, été reporté à l'année 2010.

Da Cruz Lucie

